



La chronique  
de Lise Bissonnette Page B 3  
Danse Page B 3  
Cinéma Page B 4  
Vitrine de la vidéo Page B 5  
Vitrine du cédérom Page B 6  
Vitrine du disque Page B 6  
Théâtre Page B 7  
À Québec Page B 9  
Télévision Page B 9  
Arts visuels Page B 10  
Grille télé du week-end Page B 12  
Agenda culturel Page B 13  
Disques classiques Page B 14

O P É R A

## Cantatrice et prophète

Pauline Vaillancourt  
risque encore et  
toujours

LOUISE LEDUC  
LE DEVOIR

Depuis 1991, *Chants libres* s'est inscrit dans le paysage montréalais au fil de ses créations. Une fois l'an, cette compagnie lyrique fait parler d'elle partout pendant quelques semaines au moment où son travail connaît son aboutissement sur la scène. Ensuite, elle retourne travailler dans l'ombre à sa prochaine production qui, comme toujours, éclipsera le nom de *Chants libres*.

C'est vrai. Depuis 1991, on a vu ou entendu parler de *Ne blâmez jamais les Bédouins*, *d'Il suffit d'un peu d'air*, de *La Princesse blanche*, des *Chants du capricorne*, du *Vampire* et la *Nymphomane*. Pour chacun, une petite note toute discrète: produit par *Chants libres*.

Mais qu'est-ce donc que *Chants libres*? Une compagnie lyrique née en 1991, qui a donné à ce jour trois grands opéras avec orchestre de 17 musiciens et trois autres de plus petite forme. C'est là la mission dont s'est investie sa directrice artistique, la soprano Pauline Vaillancourt. «*Il m'apparaissait alors que l'opéra avait besoin d'un nouveau souffle. Plusieurs compositeurs avaient envie d'écrire un opéra, mais il fallait leur donner des outils.*»

Avec un budget somme toute assez limité (300 000 \$), équilibré depuis quelques années, *Chants libres* se consacre donc depuis six ans à offrir ce forum, et non pas seulement à des Québécois. «*En fait, l'idée première était d'offrir une scène pour l'expérimentation de la voix, sous toutes ses formes, et de ne pas se mettre de barrières. Je me suis d'ailleurs toujours donné pour mandat d'inclure, à chaque production, un élément étranger. Pour Yo soy la desintegración, cette représentation de l'extérieur est assurée par la participation d'une artiste visuelle vénézuélienne.*»

Pour *Yo soy la desintegración*, continue Mme Vaillancourt, un compositeur mexicain a même failli signer la musique, avant que *Chants libres* n'opte finalement pour Jean Piché, dont le style collait finalement tout à fait à *Yo soy la desintegración*.

Pauline Vaillancourt note cependant que, malgré cette ouverture au monde, seuls les opéras de chambre de *Chants libres* (*Ne blâmez jamais les Bédouins* et *Les Chants du capricorne*) ont pu être exportés. «*Cette fois, avec Yo soy la desintegración, nous visons plus que jamais l'étranger. Côté visuel, côté technique, tout a été conçu en fonction de cet objectif.*»

Aussi en vue: les reprises espérées ici de *La Princesse blanche* et du *Vampire* et la *Nymphomane*, à Toronto et à Montréal, en octobre 1998. Sur ce dossier, *Chants libres* s'associerait au Théâtre du Nouveau Monde pour marquer le 50<sup>e</sup> anniversaire de la signature du *Refus Global*. En parallèle serait aussi présenté *Les oranges sont vertes*, de Claude Gauvreau.

### Les grands acteurs

Pour le grand public, Pauline Vaillancourt est davantage connue pour ses interprétations ou ses créations d'œuvres lyriques contemporaines. Elle a entre autres mis au monde quelques pièces de Vivier, Aperghis, Tremblay, Garant, Stockhausen et Ligeti.

Le compositeur Jean Piché, lui, s'intéresse particulièrement à l'informatique musicale depuis que cette branche a vu le jour dans les années 70. Très près des artistes visuels américains Tom Sherron et Myriam Abramovitz, il réalise depuis quelque temps ses propres vidéos musicaux, tout en continuant sa recherche en composition électroacoustique à l'Université de Montréal. *Steal The Thunder*, pour percussion et bande, est à ce jour son œuvre la plus en vue.

Enfin, un mot sur Yan Muckle, celui à qui l'on doit le livret de *Yo soy la desintegración*. Lauréat du premier prix du Concours de nouvelles de Radio-Canada en 1991, il a entre autres écrit un livret intitulé *Lulu — le chant souterrain* pour le compositeur Alain Thibault, dont un extrait a été présenté en mai à l'Usine C. Son premier roman est attendu sous peu.

# Chants libres Yo soy la desintegración propose d'appriivoiser



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Certains artistes forcent l'admiration par le risque qui entoure continuellement leur vie. Ainsi Pauline Vaillancourt qui dit avec le sourire: «*Je me suis lancée dans la création d'œuvres par peur de m'ennuyer à toujours chanter le répertoire des autres.*» Elle se permet même une confiance en admettant qu'en se forçant à entrer dans l'univers du créateur, de l'autre, elle tente toujours de se découvrir elle-même, de trouver chez elle des coins et recoins insoupçonnés pour mieux les offrir au public, aux amoureux de la musique et de l'opéra, afin que leur vie, comme la sienne, ne sombre jamais dans la grisaille.

### Un parfait néophyte

Programme ambitieux, le seul qu'un artiste puisse s'imposer, mais qui n'implique pas un parcours solitaire. Pour Pauline Vaillancourt, «*le plaisir est de créer des équipes pour pouvoir réaliser les projets.*» Ainsi, avec une énergie sans bornes et une passion indéfectible, elle pourchasse les compositeurs, les traque et leur fait prendre conscience de leur désir d'écrire un opéra. C'est exactement ce qui s'est passé avec Jean Piché, auteur de la partition de *Yo soy la desintegración*, présenté à partir de mardi au nouvel Espace Go.

Celui-ci lève les sourcils. «*Est-ce que j'ai pensé un jour écrire un opéra? Jamais! Mais en travaillant sur ce sujet avec Pauline, je me suis pris au jeu et me suis enfoncé six mois dans mon sous-sol pour plonger dans un univers que je ne connaissais que mal.*» Il admet candidement que, malgré son expérience avec l'emploi de la voix dans la vidéo, les montages radio, il n'a jamais spécialement été intéressé par l'aspect lyrique de la voix, et que c'est en parfait néophyte qu'il s'est mis à l'écriture de la partition.

Là-dessus, la conversation s'anime. Les premières esquisses à l'ordinateur se servent du subterfuge d'un saxophone qui remplace la voix. Arrive la soprano. Et Vaillancourt de renchérir avec humour: «*Attention, je ne suis pas un saxophone!*» Le jeu de va-et-vient de la création de *Yo soy la desintegración* est lancé.

On l'aura compris, Pauline Vaillancourt est seule en scène, n'ayant pour accompagnement que la bande et les vidéos qui défilent, inexorablement.

Les problèmes de réalisation scénique sont alors immenses. Tout d'abord, comment faire pour que la voix ne soit pas écrasée par la technologie? Les réponses viennent des deux artistes à la fois. Celle du compositeur d'abord. Ici, Piché admet avoir voulu faire une musique discrète, se laisser aller au jeu du «*lysisme*», c'est-à-dire, pour lui, de laisser la prépondérance à la voix.

VOIR PAGE B 2: OPÉRA



La soprano  
Pauline  
Vaillancourt  
et le  
compositeur  
Jean Piché: la  
conversation  
s'anime.

L'opéra aujourd'hui? Ce genre que l'on tenait pour moribond il y a vingt ans se porte plutôt bien. En dehors des institutions traditionnelles qui s'occupent surtout du répertoire standard, on recommence à créer. Le Québec ne fait pas exception. Ici, une cantatrice, Pauline Vaillancourt, a fondé une compagnie, *Chants libres*, qui s'intéresse uniquement à la nouveauté, à la création. Inspirée par le journal de la peintre mexicaine Frida Khalo, l'équipe de *Chants libres* propose son nouveau spectacle, *Yo soy la desintegración*. Un opéra pour soprano seule et musique sur bande, en réalisation multimédia.

# L'opérasansfilet

## LES ARTS

## OPÉRA

Dans la mise en scène comme dans le chant, Vaillancourt peut aller très loin: «Tout ce qui importe, c'est la façon de faire pour émettre le son»; la préoccupation de l'opéra la hante terriblement, magistralement.

SUIITE DE LA PAGE B 1

Le langage sera donc résolument tonal, sans honte et avec fierté même. Pour le compositeur, c'est le médium qui convient le mieux à la voix. Il faudra même que la cantatrice le pousse dans certains retranchements, elle qui n'a pas peur d'affirmer que les compositeurs sont souvent timides par rapport à son instrument. Pourtant, on peut tout faire avec la voix, avec le corps du chanteur sur scène: «C'est l'instrument le plus riche de possibilités, avec le violon, pour qui sait l'utiliser.» L'électroacousticien Piché est donc entré à la bonne école pour réaliser sa bande.

Le son composé enregistré va se promener dans la salle, habiter totalement l'espace sonore, et la voix devra donc être légèrement amplifiée. Concession nécessaire au médium, et qui aide la cantatrice à ne pas être écrasée par la musique synthétique. C'est que Pauline Vaillancourt tient à ce que le public sente toujours que c'est le personnage qu'elle incarne qui est au centre du spectacle. Alors, la scénographie, deuxième élément de réponse, va tout faire pour occuper tout l'espace, tentant, on connaît Vaillancourt, l'impossible pour aller au fond du personnage, d'élément au fond, pour mieux nous atteindre.

En cela, elle n'a ménagé aucun effort, allant même jusqu'à passer deux mois à Coyoacan, près de Mexico, là où vivait Frida Khaló, explorant tous les méandres de son jardin au point de les connaître par cœur et de sentir, en quittant les lieux, l'ombre de la peintre la suivre tant l'intensité de sa vie l'a rejointe. Si le caractère biographique (ou autobiographique?) du livret est secondaire à l'opéra, la vérité originelle du sujet se veut au foyer des réalisations, et pour atteindre à la vérité de l'âme, la soprano ne néglige aucun effort. Cela

fait partie du beau risque de la création, peu importe le succès; l'expérience, pour les artistes comme pour le public, doit être suffisamment intense pour que, même devant un échec, rien ne puisse être vain dans la tentative.

C'est la leçon que Vaillancourt a tirée des *Chants du Capricorne*, sorte de cadeau qu'elle s'est offert il y a quelque temps et qui a changé sa vie, donc son art. Elle ose donc dans cette nouvelle mise en représentation poursuivre l'expérience d'aller encore au bout d'elle-même. Décors colorés, utilisation du vidéo, tout y passe. L'utilisation du multimédia, de la virtualité, n'est pas gratuit. «Le cinéma nous a montré comment mettre en relief les choses. Ici, la vidéo vient en aide au propos, de manière discrète; de ces techniques modernes, on recherche la non-virtualité, plutôt la réalité.»

Dans la mise en scène comme dans le chant, pour Vaillancourt, on peut aller très loin: «Tout ce qui importe, c'est la façon de faire pour émettre le son»; la préoccupation de l'opéra la hante terriblement, magistralement.

## Explorer intensément

Le journal de Frida, prétexte à tout ce travail, filigrane de cette dernière réalisation de Chants libres, a semble-t-il inspiré plus que le sujet de cette production. Tout autant la manière de travailler, sans compromis et avec une passion sans bornes. Une semaine avant la première, la

composition sur bande restait encore le seul élément fixe, comme le pigment dont se servait la peintre. Le théâtre, pire; le théâtre mis en musique et que l'on n'ose aujourd'hui que presque répulsivement nommer opéra — à tort, souligne Pauline Vaillancourt — reste le lieu privilégié de la concoction vivante, non prévisible, et qui exige jusqu'au lever du rideau des ajustements, des adaptations, des dé-

couvertes qui emportent vers des territoires vierges.

C'est à ce genre d'expérience que l'on est convié à l'Espace Go par Chants libres. Jean Piché en est le plus bel ambassadeur, lui qui s'est trouvé «en terre inconnue», guidé seulement par la passion de Pauline Vaillancourt, son expérience et son enthousiasme pour le sujet. Modeste, il admet cependant: «J'ai écrit une musique assez simple parce que plus appropriée au sujet, une musique élégante, ce qui veut dire, pour moi, dépouillée de tout effet extérieur.» Cela ne l'a pas empêché d'utiliser des manipulations sonores de la voix de la cantatrice qui sont dignes de la plus fine technologie, tentant de rejoindre l'univers intuitif de Pauline Vaillancourt.

Quand on demande à cette dernière pourquoi avoir choisi ce compositeur pour mettre en musique son projet, la réponse est toute simple: «À l'écoute de ses dernières œuvres, il était évident pour moi que Jean [Piché] était le compositeur qui pouvait le mieux comprendre et mener à bien ce projet.» Ou cette aventure, aimerait-on préciser.

Car personne n'ose parler de chef-d'œuvre anticipé, d'incontournable, de justification de propos ou de parti pris esthétique ou intellectuel. Ici, la création est reine, avec ses audaces, sa réalité et surtout son risque, sans filet, sans vouloir faire de preuve. Être honnêtement, explorer intensément, donner avec générosité, voilà la triple mission de cette entreprise. A ce compte, personne n'est perdant.

Les huit tableaux qui composent l'opéra veulent plonger le spectateur dans un univers d'états plus que de narrativité. Exigence, donc, de la part de concepteurs sur leur public, mais devons-nous encore aujourd'hui refaire ce débat entre spectacle digestif (ce que les Américains appellent justement *entertainment*) et véritable culture, comme il a eu lieu au siècle dernier (lisez Berlioz, Schumann, Wagner, Liszt, Debussy...)? Pauline Vaillancourt a choisi son camp, celui de la musique qui enrichit, stimule et innove.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Pauline Vaillancourt

# Acclamés par le public à New York!

## Les Violons du Roy

Direction artistique et musicale : Bernard Labadie

### vous promettent toute une saison!

## Façons et contrefaçons

Québec, le 26 septembre 1997 / Montréal, le 27 septembre 1997

#### Variations Goldberg de J.S. Bach

et des œuvres de Avison et Geminiani

## Le cercle de Saint-Petersbourg

Québec, le 24 octobre 1997

Des œuvres de Glazunov et de Shostakovich

#### Chef invité : Yuli Turovsky

solistes : Richard Raymond, piano et Charles Lazarus, trompette

## L'Estro Armonico de Vivaldi

Québec, le 28 novembre 1997 / Montréal, le 29 novembre 1997

#### Vivaldi

soliste : Nicole Trotier, violon

## Musiques du nord

Québec, le 20 février 1998

Des œuvres de Wren, Finzi, Buhr, Grieg et Britten

#### Chef invité : Simon Streatfeild

soliste : James Campbell, clarinette

## Une flûte enchantée

Montréal, le 28 mars 1998 / Québec, le 29 mars 1998

Des œuvres de Boccherini et Haydn

#### Timothy Hutchins, flûte

dans les concertos de Mozart

## Hommage à Maurice Duruflé

Québec, le 5 juin 1998 / Montréal, le 7 juin 1998

Avec Catherine Robbin, mezzo-soprano

Russell Braun, baryton, Richard Paré, orgue et La Chapelle de Québec

Pour billets, abonnements ou informations : (418) 670-9011 / (514) 844-2172

tombée publicitaire : le vendredi 5 septembre

Ne manquez pas notre **cahier spécial**

LE DEVOIR

salon du *livre* de Québec

publié le **13 septembre prochain!**

## LES ARTS

## Une journée chez VLB

Il s'en est fallu de peu pour que j'achète, au Bric-à-brac de l'homme-cheval, le rosaire à gros grains qui se déployait autour de ce qui fut une grille de confessionnal. Foin du sacrilège, il était si énorme qu'il n'avait pu appartenir à quelque pénitente dont j'aurais trahi la foi ou l'espérance, et son faux ivoire, sculpté de pieuses miniatures un peu encrassées par le temps, avait la teinte exacte que l'on prête aux mélancolies. C'était le plus bel objet du lieu où le bric d'hier disputait au bric d'aujourd'hui un rapport à la brocante, elle-même lointaine parente de l'antiquité. Savoir ce qui m'a retenue... Peut-être le malaise que je ressens toujours à voir un prix sur un crucifix ou sur un calice, entre un appelant d'époque et une lampe Tiffany, ou entre une poupée Barbie et un castor empaillé. Toutes croyances envolées, et même au nom de la plus subtile des esthétiques, ce n'est tout simplement pas le même genre d'acquisition. N'empêche, je le regrette un peu beaucoup, ce rosaire. Il n'aurait peut-être livré une histoire que je n'écirais pas, et qui aurait pu être terrible.

Victor-Lévy Beaulieu, lui, peut s'associer à la vente de rosaires tout en respectant leur esprit, aucune dissonance ne lui semble étrangère. Tout à côté des puces de son homme-cheval, il avait installé pour l'été un commerce de livres anciens dont le fonds, supérieur, varié, n'aurait pas détonné rue de Médecins, dans le quartier parisien où on chasse le papier jauni. Les propriétaires de quatre librairies montréalaises se succédaient à Trois-Pistoles pour la saison, logés par quelque autre arrangement VLB, et faisaient des affaires intéressantes. En plus de retrouver, ce jour-là, les confrères bouquinistes du Saint-

Laurent, qui frissonnaient leur week-end près d'étalages mieux garnis qu'au Vieux-Port, m'a-t-il semblé.

Au moment où je mettais la main sur les trois volumes des actes d'un Colloque George Sand tenu en Italie, le maître des lieux est apparu en culottes courtes et en sandales, sous le froid crachin qui précipitait les touristes au Dollarama pour acheter des chaussettes. Dans cette tenue qu'il prétend arborer jusqu'en octobre, il m'a présenté la descendante directe du grand seigneur Rioux, aristocratie du Bas-Saint-Laurent. Le glas sonnait à l'église proche, nous parlions de poètes disparus et goûtions les seuls souvenirs de soleil dans les framboises du jardin.

Mélanges. Dans la Maison VLB, l'établissement le mieux connu de son petit empire, une jeune femme de bonne volonté nous a promènes dans les décors de téléromans, en faisant gentiment l'article de M. Beaulieu qui écrit en moyenne «trois livres et demi» par année. Le piano ancien, le meuble le plus digne, était à vendre, son histoire non comprise. A l'entresol, un garçon très renseigné présentait une exposition Félix Leclerc, avec un luxe de renseignements inédits. Et à l'étage grenier, le café allait recevoir en fin d'après-midi un écrivain et poète non disparu, Raoul Duguay, qui entretiendra la salle, pleine, du droit des artistes à ne pas produire ce qu'on attend d'eux. Il y avait encore et toujours des livres long des murs, il y en avait à venir dans les mots de Raoul, nous étions en philosophie comme jamais à l'école, le temps et le lieu étaient précieux.

Quant à apprécier des contrastes, le soir au Caveau, ancien entrepôt de patates devenu théâtre, nous allions

applaudir un superbe Jean-Louis Roux jouant le guenillou au cerveau lassé des religions humaines, et assez patriote selon ce drame signé VLB, *La Guerre des clochers*. Au pied de la chaire, tout au long de la dispute, l'image des Malécites était plus aimable que celle des Anglais. A l'entracte, j'ai aperçu parmi la foule le sénateur Jacques Hébert, sans me sentir désaccordée. Cette histoire d'églises avec curé a beau se jouer en saison de vaudeville, elle exigera des séances supplémentaires. A la sortie, il pleuvait des cordes, au bout d'une journée qui devait être de canicule.

Je n'aurai pas vu grand-chose de Trois-Pistoles, sinon ce bout de rue Pelletier où on va et vient au milieu de ce qui devient petit à petit une sorte de «multinationale VLB». Avant de m'y rendre, j'avais relu le si émouvant *Pays de mon père*, son texte publié d'abord en feuilleton en nos pages durant l'été 1996. Il vient de l'éditer en album de luxe. Les clichés anciens s'y égrenent à côté des photos de Gilles Gaudreau, nettes et lumineuses et certaines comme le pays Québec ne le sera jamais en nous. Les dernières pages font toutefois sursauter, parsemées qu'elles sont des logos de commanditaires qui vont du supermarché à la pharmacie en passant par les ministères. Tout comme mon collègue Serge Truffaut, j'en ai contre le char à vendre dans le hall du Musée des beaux-arts, et si je trouve admirable la passion du culturiste Ben Weider pour Napoléon, je tiens en voyant son logo conclure sur une demi-page une œuvre de souvenirs aussi nuancés, durs et déchirés.

Un chroniqueur de *Lubie*, journal contre-culturel publié de l'autre côté du fleuve, s'est trouvé agacé récemment en débarquant à Trois-Pistoles et en retrouvant partout des activités signées VLB. Il l'a écrit, il était fâché comme un

videur de marchands du temple. Puisque je me sens bien en compagnie de *Lubie*, je me trouvais coupable d'avoir failli acheter un coton ouaté à l'effigie de la Maison VLB (on gelaï mais j'ai résisté, et vidé plutôt ma bourse pour une édition de 1870 en cinq volumes des *Portraits contemporains* de Sainte-Beuve). Reste que je ne suis toujours pas saisi du besoin d'éditorialiser sur le mariage commerce-culture qui pourrait aboutir à la dégénérescence des plus belles familles d'arts et lettres.

Je ne doute pas que ce soit un danger. Que le prochain qui s'autorisera à être aubergiste et éditeur, promoteur et écrivain, dramaturge et gérant, pourrait tromper les badauds sur la qualité de la marchandise. Que nous sommes sur une pente glissante. A moins que nous soyons plutôt devant un signe des temps, que ni *Lubie* ni *Le Devoir*, qui se réclament tous deux des avant-gardes, n'aient vu venir. Le métissage culturel, qui a tant titillé la place de Paris et de New York avant de devenir doctrine dans la périphérie canadienne et québécoise, s'est défini surtout par la rencontre ou la fusion de différentes traditions. D'autres l'ont vu dans le mélange des registres, le «high and low» américain, qui permet aux plus grandes œuvres d'être récupérées dans les décors de la rue. Mais aller plus loin, offrir de grandes œuvres en vente dans les mêmes rues, avec l'appareil promotionnel populaire et même un peu de culte de la personnalité, pourquoi serait-ce mésalliance plutôt que métissage?

Je soupçonne VLB d'en avoir puisé l'idée dans les églises, dont il s'est beaucoup inspiré cet été. Les grandes choses qu'elles pensent devoir dire, il y a longtemps qu'elles ne lésinent pas sur les colifichets pour les mettre en marche. Pour le pire et le meilleur. VLB, c'est du meilleur. Comme le rosaire chez l'homme-cheval.



Lisa Bissonnette

## DANSE

## Coup d'envoi à l'Usine C

Éclatée et énergique, *Objet Constant*, de la compagnie allemande S.O.A.P., est à l'affiche du 10 au 13 septembre. Une occasion unique de voir un spectacle signé Rui Horta, où poésie et folie ne font qu'un.

ANDRÉE MARTIN

La saison de danse montréalaise commence plutôt bien. Avec la venue de la compagnie allemande S.O.A.P. Dance Theatre Frankfurt, dirigée par le chorégraphe d'origine portugaise Rui Horta, on ne pouvait demander mieux comme coup d'envoi d'une saison pleine de promesses. Présenté à et par l'Usine C, en collaboration avec le Goethe Institut de Montréal, *Objet Constant* constitue le seul spectacle étranger invité par l'Usine C cette saison. Alors que l'année dernière on mettait l'accent sur le théâtre avec la venue de l'Odin Theatre, cette année c'est au tour de la danse à prendre fièrement possession de la scène, du 10 au 13 septembre prochains.

Première destination d'une tournée nord-américaine qui les mènera de New York à Atlanta, en passant par Toronto, Ottawa, Washington et Chicago. Montréal s'annonce déjà comme un succès presque assuré pour la compagnie allemande. Avec cette œuvre pour huit danseurs, le public montréalais se retrouvera vraisemblablement en terrain connu. S'inscrivant dans la lignée des Lock, Laurin, Vandekeybus, la danse d'*Objet Constant* est physique, énergique et musculaire, mais aussi profondément urbaine, voire par moment archaïque et anarchique. «L'énergie qu'on retrouve dans mon spectacle correspond à la jeunesse, explique Rui Horta. Toutefois, j'ai fait mon travail de manière complètement instinctive. Quand il a été terminé, je me suis aperçu que toute la première partie était menée par les danseurs les plus jeunes, les plus énergiques. Dans cette section, la gestuelle est très nerveuse. Les interprètes semblent ne pas être bien dans leur peau. Peu à peu, dans

la seconde partie, on entre dans un certain lyrisme, dans une certaine poésie, une tranquillité. Et ça, ce sont les danseurs plus âgés, plus mûrs, qui l'assument. A la fin de l'œuvre, il y a un solo, très beau, dansé par un homme, et on arrive à l'immobilité, à la tranquillité totale avant la mort.»

## Un bouillonnement

Pour qui connaît un peu la danse d'ici et le goût du public pour les œuvres éclatées, le trop-plein, mais aussi pour un travail chorégraphique plus méditatif et réflexif, *Objet Constant* rejoint directement, peut-être même malgré lui, les préoccupations esthétiques et thématiques des Montréalais.

Le foisonnement retrouvé dans l'œuvre présentée la semaine prochaine ne vient pas de nulle part. A entendre parler Rui Horta, on comprend vite la vie et le bouillonnement qui anime l'artiste. L'énergie et l'intelligence du chorégraphe transparaissent particulièrement dans *Objet Constant*, où le jeu rencontre la danse, le chant, les actions de toutes natures, etc. «Dans l'ensemble du travail de S.O.A.P., il y a quelque chose de très physique. Je crois à la danse, et qu'on peut exprimer avec le mouvement ce qu'on peut exprimer avec la parole. Je crois aussi à un geste sophistiqué. *Objet Constant* est ma pièce la plus éclectique. C'est une œuvre où l'on retrouve un mélange de plusieurs langages de la scène. Il y a beaucoup de théâtre, un travail très important de la voix. Au niveau de la mise en scène, il y a un travail de la lumière et du décor très particu-

lier. Comme je suis un architecte frustré, parce que j'ai abandonné mes études d'architecture au bout d'une année et demie, je porte toujours un regard sur la forme, la structure, la perception visuelle. Ces éléments font partie intégrante de l'œuvre.» Derrière cette intégration des médiums, on pourra voir une sorte de pièce tentaculaire, où les propositions de lecture et d'interprétation ne manqueront pas.

## Dernière chance

Cependant, si vous ratez la série de représentations de la semaine prochaine, vous n'aurez plus jamais l'occasion de les revoir dans la métropole; ni même ailleurs dans les années futures. S.O.A.P., qui tient son nom de l'ancienne fabrique de savon où est maintenant installé le Künstlerhaus Mousonturm, théâtre où réside la compagnie, ferme ses portes. A la suite du départ, visiblement réfléchi, de Rui Horta, le Mousonturm a décidé d'orienter ses efforts vers la coproduction d'artistes chorégraphes d'un peu partout sur la planète.

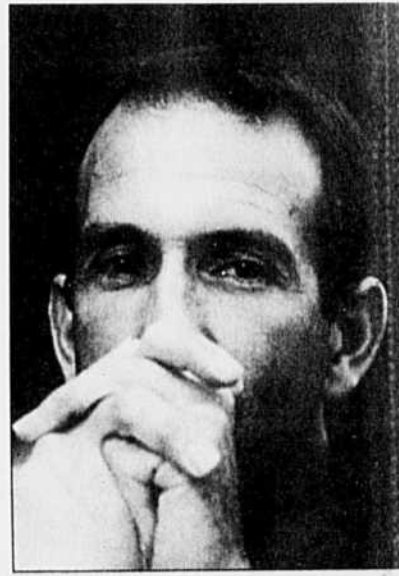
«Toutes les pièces que j'ai créées avec S.O.A.P. se terminent à l'été 1998. On ne pourra plus les voir. S.O.A.P. a été un projet qui a très bien fonctionné. A la fin du projet, nous aurons été ensemble pendant sept ans et demi, et nous avons tourné partout: aux États-Unis, au Canada, en Inde, en Russie, etc. Le problème, ce n'est pas le succès de la compagnie. Dans les dernières années, nous avons eu constamment une diminution dans nos subventions, comme partout

ailleurs. Nous arrivons à équilibrer notre budget à la fin de l'année parce que nous tournons beaucoup. Mais, chaque année, nous avons toujours de plus en plus de budget de tournée, mais de moins en moins de subventions. Ce qui fait que, chaque année, il a fallu tourner de plus en plus. Pour moi, c'est devenu une machine, et j'ai décidé d'arrêter, de faire une pause.»

On peut donc s'estimer chanceux d'avoir l'occasion de pourvoir saluer

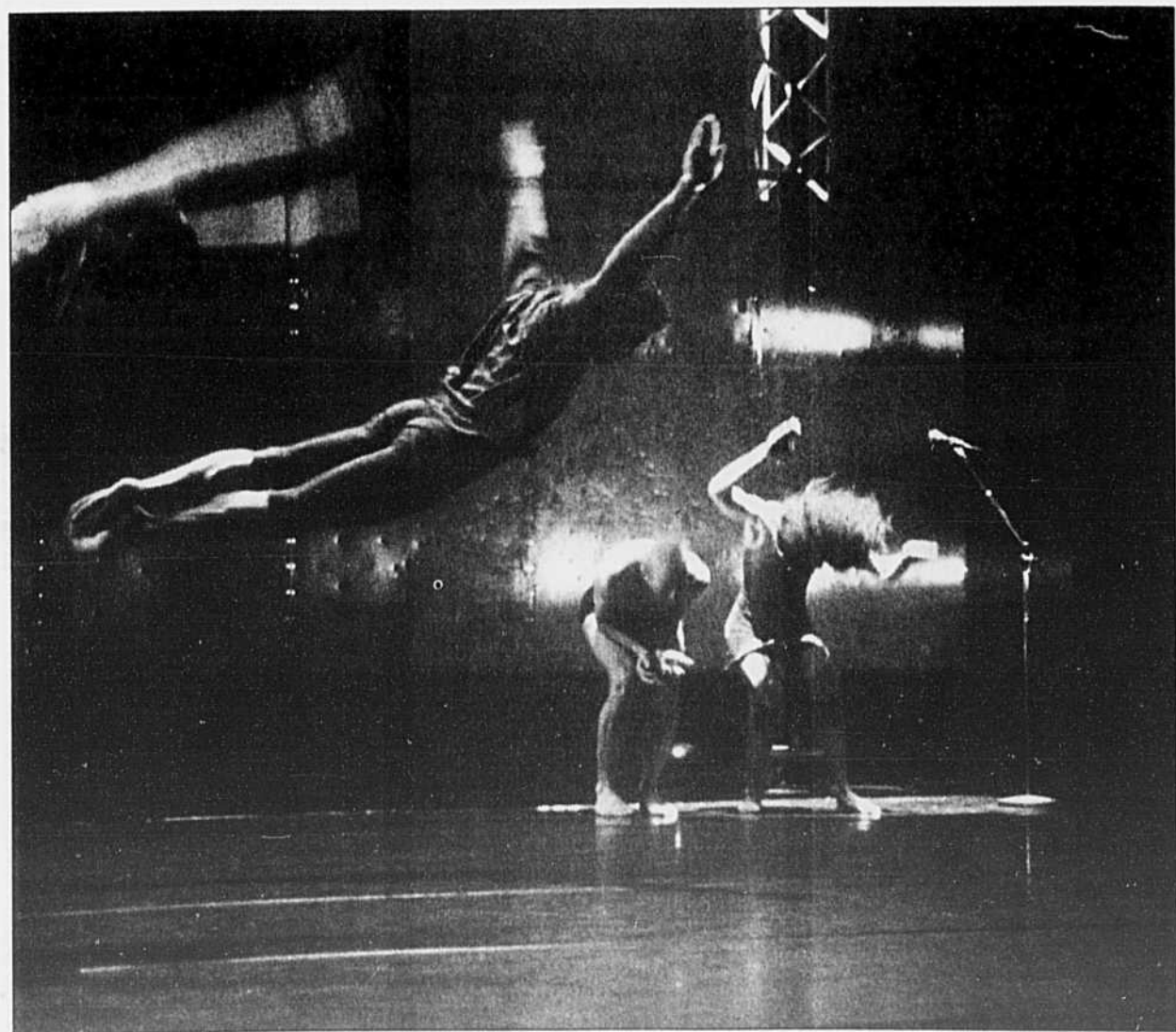
une dernière fois S.O.A.P., son chorégraphe et ses danseurs. Il demeure toujours difficile d'apprendre la fin d'un projet ou d'une compagnie, surtout lorsque celle-ci se classe parmi les plus intéressantes du sol européen.

Cela n'est pas sans nous faire réfléchir sur les structures de productions des compagnies québécoises, et leurs constants problèmes de production, comme de sous-financement.



WONGE BERGMANN «L'énergie qu'on retrouve dans mon spectacle correspond à la jeunesse», explique le chorégraphe Rui Horta.

Une danse physique, énergique et musculaire qui s'inscrit dans la lignée des Lock, Laurin et C<sup>ie</sup>



JEAN-CHRISTOPHE MOINE

Les danseurs Peter Mika, Anton Skrzypiciel et Laura Marini à l'œuvre dans *Objet Constant*.

## APRÈS UN TRIOMPHE À QUÉBEC...

«Symphonie magique! Les Québécois auront été les témoins privilégiés d'un événement vraiment unique. Formant un mariage des plus réussis, Serge Lama et l'OSQ ont débatté une symphonie de belles émotions qui a fait vibrer intensément le public.»

Pierre O'Nadeau, JEAN-PIERRE GUYON

«Je suis un homme comblé, ravi! Une soirée remarquable! Une soirée magique orchestrée de façon magistrale par Gilles Ouellet. L'une des plus belles soirées au Capitole depuis son ouverture. Absolument merveilleux! Bravo! Le Capitole crée les grands événements!»

François Remy, CHIC

«L'un des plus beaux spectacles que j'ai vu au cours des dernières années. Un spectacle qui dépasse la perfection. Les orchestres de Gilles Ouellet froient le génie! J'étais fou de joie, je trépanais de bonheur. Il chante avec ses tripes. Une scénographie remarquable.»

Robert Gillet, CSW

«De toute beauté, phénoménal!»

Pierre Vézina, CHIC

«J'étais emballé par la qualité des arrangements de Gilles Ouellet.»

André Chouinard, CSW

«Une soirée mémorable!»

Isabelle Pogo, TV-14

«C'était grandiose! ...Lama reste Lama: flamboyant, charmeur et plaisantin.»

Michèle Loferrière, U 1300

«Serge Lama était tout feu, tout flamme! Un spectacle absolument unique et pour tout dire vraiment magique!»

Catherine Lachoussée, ANOCANADA

«L'ambiance du Capitole y est pour beaucoup. Bref, c'était formidable. Les arrangements... du romantisme à l'état pur. Un très grand spectacle!»

Marie Vallard, CSW

«... Jusqu'à maintenant, le spectacle de l'année! L'artiste faisait corps avec l'orchestre symphonique. Gilles Ouellet a fait un travail extraordinaire!»

Doris Larouche, CSW

AIR FRANCE ET L'HÔTEL HOLIDAY INN MONTRÉAL-MIDTOWN PRÉSENTENT

# SERGE LAMA

ET L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC

UN SPECTACLE GRANDIOSÉ!  
THÉÂTRE ST-DENIS 1  
DU 26 AU 29 NOVEMBRE  
RÉSERVEZ MAINTENANT

Direction musicale GILLES OUELLET

Arrangements et orchestration: GILLES OUELLET assisté de GILLES LEVILLÉ — Musiciens: L'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC — Piano et claviers: GÉRARD DAGUERRI — Conception des éclairages: DAVID BILLETZ assisté de JEAN-MARC ARGAILLOT — Sonorisation de salle: CHARLES ROCHE — Sonorisation de scène: BRUNO DEILLON

En collaboration avec: OFFICE PARISIEN DU SPECTACLE, GILBERT COULTEUR ORGANISATION, SIMONE MAROUANI et l'ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE QUÉBEC — Une Production LE CAPITOLE DE QUÉBEC INC.

Théâtre St-Denis 1  
1594 rue St-Denis  
Renseignements: 849-4211

Achats téléphoniques:  
TEL-SPEC 790-1111  
Théâtre St-Denis 12h à 21h  
(à la fin de la soirée)

AIR FRANCE  
Holiday Inn  
MONTRÉAL-MIDTOWN  
CKAC 730  
TV-14

## Un chaos collectif

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Yves Angelo a tout du directeur photo passé à la réalisation. Même les complexes. Lui qui fut le chef opérateur de Tavernier, Sautet, Corneau, Berri, trouve ingrat, irritant, désagréable, à l'heure de se glisser dans sa peau de réalisateur, de se voir sans arrêt ramené à ses compétences de technicien. «*Sur les plateaux, tout le monde vient m'interroger sur l'éclairage, le cadrage, alors que la caméra ne m'intéresse pas au cinéma, que je me concentre sur le travail des acteurs.*» Rien n'y fait. Son passé de caméraman lui colle à la peau comme une étiquette. Misère des films de caméramans!

Après *Le Colonel Chabert*, porté par force décors et costumes d'époque, il signe son second long métrage, *Un air si pur*. Adaptation d'un roman de Knut Hamsun, *Un air si pur?* «*Très peu finalement*», révèle Yves Angelo. Il est parti de cette histoire de profils d'excentriques, de ratés, d'usurpateurs et de névrosés réunis dans une maison de santé au cours de la Première Guerre mondiale, a transformé les dialogues, incarnant l'action dans un seul lieu, quand elle était dispersée dans le roman.

Le cinéaste parle de son film comme d'une production délicate qui fit frémir les bailleurs de fonds. Le ton d'humour noir déplaît. «*Ils cherchaient des violons, des happy-ends, des personnages positifs.*» Longues démarches, donc, pour financer *Un air si pur*, avec producteur qui se désiste, un autre qui le remplace. «*Le film a déstabilisé et affolé.*»

Autre écueil: le décor. L'équipe a cherché un peu partout un château-sanatorium parmi les pics enneigés des montagnes. En vain. Là où les montagnes se profilaient, le bâtiment manquait à l'appel. «*Enfin, on a construit tout le décor en Pologne, explique le cinéaste. D'où le coût élevé du film: 40 millions de francs.*»

«*Mon film est l'enchevêtrement de diverses personnalités qui se pénètrent*

dans un huis clos, décrit-il. Avec ambigüité, humour et tragédie dosées et mêlées.»

Côté distribution, la partie n'était pas facile non plus. Il fallait que le chaos soit collectif et non individuel, que les acteurs servent une certaine absurdité générale. De son *Colonel Chabert*, il a tout de même conservé Fabrice Luchini et André Dussolier, deux comédiens qui seront de la grinçante galerie de portraits d'*Un air si pur*.

«*Mais sur le plateau, tous les acteurs sauf Fabrice Luchini, au caractère plus dessiné, étaient dans l'attente d'explications psychologiques sur leurs personnages, cherchant à découvrir d'où ils venaient, qu'est-ce qu'ils avaient fait. Ça créait un certain malaise. Je répondais: "Ne pensez jamais à ce personnage. Il n'existe pas, ne possède aucune profondeur psychologique." C'est le burlesque qui règne ici, rappelant dans sa cruauté tragique les films d'Europe de l'Est des années 60.*»

Pas d'émotion: tel était le mot d'ordre du film. «*Marie Gillain voulait faire craquer la petite jeune fille qu'elle incarnait, après une série de catastrophes qui la laissaient défigurée. Je refusais. Ce n'était pas dans le ton du film.*»

«*Le handicap d'Un air si pur: aucune concession racoleuse n'y flatte le spectateur [mis à part peut-être le personnage odieux et désespéré de Luchini, dessiné sur mesure pour sa personnalité]. Le film dérange parce qu'il tranche avec le ton naturaliste du cinéma français. S'il était polonais, il passerait beaucoup mieux.*»

Yves Angelo a déjà la tête ailleurs: dans son prochain tournage, qui débute en Bretagne à la fin de septembre. *Le Voleur de vie*, adapté d'une nouvelle d'une romancière islandaise, sera le huis clos de trois femmes isolées dans leur presbytère de famille et mettra en scène Emmanuelle Béart, Sandrine Bonnaire et André Dussolier: une histoire d'amour, de mort avec une caméra nordique. Attendons-nous donc à ce qu'il signe un film plus bergmanien la prochaine fois.



Une scène de *Actrices*

K FILMS

## Fascinant jeu de miroirs

ACTRICES

De Ventura Pons. Avec Núria Espert, Rosa Maria Sardà, Anna Lizaran, Mercès Pons. Scénario: Ventura Pons, J. M. Benet I Jornet, d'après sa pièce. Images: Thomàs Pladevall. Montage: Pere Abadal. Musique: Carles Cases. Espagne, 1996, 88 minutes.

MARTIN BILODEAU

L'année dernière, *Le Comment et le Pourquoi* du cinéaste catalan Ventura Pons, a réussi l'exploit de rencontrer le public montréalais, contre les vents et les marées de Hollywood. *Actrices*, du même réalisateur, appartient quant à lui à la catégorie des films supérieurs, de ceux qui, de par leur construction, leur force dramatique, leur rythme et leur interprétation, nous laissent avec le souffle coupé et la larme à l'œil. Une larme de bonheur, venue saluer l'adéquation parfaite entre la rigueur artistique et l'émotion transportée par ces face-à-face d'actrices, et qui nous invite à croire que si, avec *Le Comment et le Pourquoi*, pourtant inégal, le rendez-vous avec le public était possible, avec *Actrices*, il est absolument nécessaire.

Portrait d'actrices, théâtre de la désillusion, maquillage de la mémoire, *Actrices* échappe aux étiquettes. Le film est constitué de huit segments, avec en son cœur la rencontre successive d'une jeune actrice (Mercè Pons) avec trois coauteurs, qui ont mené leur carrière de façons très différentes: la première à la scène (Núria Espert), ou de nombreux rôles tragiques ont fait d'elle une *passionaria*; la seconde à la télévision (Rosa Maria Sardà), qui l'a rendue riche et célèbre; enfin, la troisième (Anna Lizaran), retranchée dans l'anonymat des studios de doublage. Toutes trois sont des amies de conservatoire, toutes trois ont eu pour professeur une actrice passée à la légende. Au fil de leurs rencontres en tête à tête avec la jeune actrice qui les questionne sur leur

mentor, les secrets, les mensonges et les rancœurs refont surface.

Créée pour la première fois sur scène, cette pièce du dramaturge Joseph Maria Benet I Jornet, aussi scénariste, prend la forme symétrique d'un film en huit tableaux, tournés en studio, dans des décors qui reflètent la personnalité de chacune des actrices. Le ton de ces tableaux varie également, passant de l'exaltation dramatique chez la tragédienne à la comédie nerveuse chez la vedette de la télévision, puis au dialogue sans action physique chez la directrice de doublage. Ces trois moments, ces trois récits d'un souvenir, s'entrelacent comme des poupées gigognes, sujettes toutefois à quelques variations qui ont moins à voir avec la Vérité qu'avec la perception des trois femmes. Ce fascinant jeu de miroirs et de mise en abyme (la légende d'Iphigénie sert ici de métaphore à leur histoire commune), Ventura Pons l'exploite avec intelligence et sensibilité, sans que la thèse n'étouffe l'histoire, sans que les intentions noient l'émotion.

La proposition formelle est extrêmement calculée, léchée, artificielle, à la différence que ces défauts, qu'on reproche à tant de films, se transforment ici en qualités. Car ils révèlent, par effet de contraste, l'humanité de ces femmes fortes et fragiles à la fois, comme l'a fait Alain Resnais dans *Mélo*. Les décors statiques, réchauffés par une lumière ocre, orangée et rosée, sont parcourus par des personnages qui révéleront, sous un mince vernis de clichés, une réelle profondeur psychologique. Hormis le personnage de la jeune actrice, simplement dessinée pour tendre le miroir, les trois autres sont campés par des actrices talentueuses, qui ont nuancé des personnages qui auraient pu rester dans les limites confortables d'une forte typologie. Toutes trois transcendent la surface, trouvant sans doute en elles des échos d'une vérité qui est la leur, et qui donne sa singularité à chacune de ces actrices que cette œuvre belle et forte nous invite à rencontrer.



La joyeuse bande de *Un air si pur*

ARCHIVES LE DEVOIR

## Entre le bien et le mal

Bruno Dumont ne croyait pas toucher autant avec sa *Vie de Jésus*

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Sa *Vie de Jésus* est le type de film à marquer d'une pierre blanche dans l'itinéraire d'un cinéaste. Lauréat du prix Jean-Vigo couronnant en France le meilleur premier long métrage de l'année, il a effectué un parcours sans faute, inespéré pour une œuvre de la marge, très noire, très aiguisée, à laquelle le grand public est normalement à peu près allergique. Il ne s'attendait à rien, Bruno Dumont, surtout pas à créer l'événement à Cannes avec ce film difficile, ni à dépasser les 100 000 entrées en France par la suite. Encore moins à ce prix Jean-Vigo... Les non-professionnels ayant tenu ces rôles d'adolescents paumés et de racistes ordinaires n'avaient pas davantage d'attentes. *La Vie de Jésus* est le genre de film qu'ils ne seraient jamais allés voir au cinéma et qui les a pourtant touchés.

Bruno Dumont ne ressemble guère aux anti-héros de son film. Il se décrit comme un bourgeois intellectuel que sa culture ne rend guère heureux. «*Ce que je cherche n'est pas dans les livres.*» Sa *Vie de Jésus* est issue d'une volonté d'accéder de façon presque mystique à la simplicité. D'où le titre, que plusieurs ne comprennent pas.

Le cinéaste possède tout de même un point commun avec ses personnages: il vient comme eux de Baillieu, en Flandres, un endroit âpre, un peu désolé, où il ne se passe pas grand-chose.



Le *Jésus* de Dumont

ARCHIVES LE DEVOIR

En écrivant son scénario, il avait en tête des peintures religieuses de Giotto, un torse masculin, une fragilité et une haine entremêlées. Tout le reste est allé très vite. «*J'ai envoyé le scénario à un producteur. Il m'a appelé en disant: "Je fais le film."*» Il ignorait que *La Vie de Jésus* aurait un impact mais savait à travers lui aller au-delà de quelque chose d'authentique, de vrai, sur le thème du désenchantement collectif. Comme il savait laisser au spectateur le soin d'en tirer une morale, de tracer la ligne entre bien et mal.

Bruno Dumont est venu au cinéma par la petite porte des productions alimentaires, les films industriels. Dans cette fiction où tout est recréé, il sait qu'il a posé un regard documentaire, et que c'est ce regard qui touche les gens.

Son casting ne fut pas un casting. Dans les cafés, les champs, sur les tracteres, il voyait passer des gens à qui il demandait de jouer dans son film et qui le regardaient avec étonnement. Certains ont fini par accepter, après de longues démarches, d'entrer dans la danse. Mais pour les scènes de sexe, très crues, hypernaturalistes, ils ne pouvaient pas. Des acteurs de porno ont pris la place de leurs corps.

Diriger des non-professionnels est une aventure très particulière et délicate: «*J'ai veillé à ce que le scénario s'imprègne d'eux, leur ressemble, passe à travers leurs mots*, précise Bruno Dumont. *Les non-professionnels ne savent pas composer. Leur justesse, c'est leur vérité.*»

Son personnage de Freddy, il le décrit comme un raciste sympathique, porteur d'une misère spirituelle, un monstre ordinaire, comme vous et moi, en somme.

«*Mon film est celui d'une société qui a perdu ses repères, où les institutions fichent le camp, où les parents regardent la télé et où les jeunes finissent par tuer en basculant dans le vide faute de l'avoir vu venir.*» Désespéré, ce film? «*La Vie de Jésus est très noir mais avec une petite lumière au bout*, précise le cinéaste. *Quand mon personnage pleure, il s'élève.*»

Bruno Dumont ne referra pas une nouvelle *Vie de Jésus*, sur fond de Flandre désolée. La prochaine fois, il désire filmer des gens plus âgés, dans un paysage plus urbain. «*Mais en ne ménageant pas davantage le public, en le mettant toujours à l'épreuve.*»

## Faussement audacieux

DREAM WITH THE FISHES

Écrit et réalisé par Finn Taylor. Avec David Arquette, Brad Hunt, Cathy Moriarty, Kathryn Erbe, Patrick McGaw. Image: Barry Stone. Montage: Rick LeCompte. États-Unis, 1997, 100 minutes.

MARTIN BILODEAU

Ce *Dream with the Fishes* est un assemblage d'idées, de thèmes et de scènes pigées à même le bassin du cinéma indépendant américain des cinq dernières années. Ce premier long métrage de Finn Taylor n'apporte en effet rien de nouveau à l'univers déjà claustrophobe des films indépendants qui s'adressent à un auditoire de jeunes universitaires anglo-saxons, dont il exploite la nostalgie adolescente et exacerbe les sentiments convenus, sur une facture visuelle branchée assaisonnée de quelques chansons à la mode.

*Dream with the Fishes* repose sur la rencontre de Nick (Brad Hunt), un jeune homme plein de vie et de ténacité, sur le point de mourir d'une maladie dont on taira la nature, et de Terry (David Arquette), jeune timoré, replié sur lui-même, démissionnaire de la vie. Ensemble, ils passeront quelques semaines intenses, Nick donnant à Terry le goût de vivre et de s'esclaffer, ce dernier apportant à son vis-à-vis délinquant la sérénité nécessaire pour accepter sa mort prochainement.

Deux vases communicants, dont Finn Taylor ne parvient pas à extraire beaucoup de matière, faute de personnages étoffés, de situations éclairées, de sentiments troubles.

Faiblement dessinés, implantés dans un univers physique et intellectuel stérile, les deux héros paraissent totalement démunis, lâchés «lousse» dans un film qui se veut audacieux mais qui rebrousse chemin devant chaque dilemme. La maladie fatale de l'un, les élans suicidaires de l'autre, le besoin de reconnaissance familiale, la quête du bonheur à travers les substances illicites, toutes ces questions sont effleurées au passage par un scénario qui file vers l'avant mais ne conduit nulle part.

Quant aux personnages secondaires, ceux-ci répondent pour la plupart à des archétypes, que le scénariste-réalisateur n'a pas cru nécessaire de développer davantage. La présence de la truculente Cathy Moriarty sauve quelques scènes de l'ennui grâce à sa forte présence et son registre vulgaire, mais le reste de la distribution fait tapisserie.

A tous ces problèmes mentionnés plus haut, un seul remède suffirait: une vision. Il manque en effet à *Dream with the Fishes* un sujet précis, un traitement personnel. La prémisse est là, les personnages aussi, les situations dessinées. Il ne restait qu'à les conduire vers un but, qu'il ne serait pas trop ambitieux d'appeler la «conscience des spectateurs».

CINEMAS EN FRANCE, FESTIVAL DE CANNES 1997  
PRIX JEAN VIGO 1997

PRIMA FILM présente

### LA VIE DE JÉSUS

Le film-choc de l'année!



UN FILM DE BRUNO DUMONT

« Un film ardent où chaque station marque une descente aux enfers. »  
— Libération

« Le traitement choc, très fort, d'un film aussi dur qu'indispensable. »  
— Odile Tremblay, Le Devoir

PRIMA FILM

À L'AFFICHE!

Tous les jours:  
14h - 41h - 71h - 92h

CINÉPLEX ODÉON  
COMPLEXE DES JARDINS

## MAGNUM CINÉMA

LES STARS DU CINÉMA  
PAR LES STARS DE LA PHOTO

### Exposition

JUSQU'AU 14 SEPTEMBRE 1997  
du mardi au vendredi de 15h à 20h30  
samedi et dimanche de 13h à 20h30



CINÉMATHEQUE  
QUÉBÉCOISE

335, boul. De Maisonneuve Est, Berri-UQAM  
Tél.: (514) 842-9768

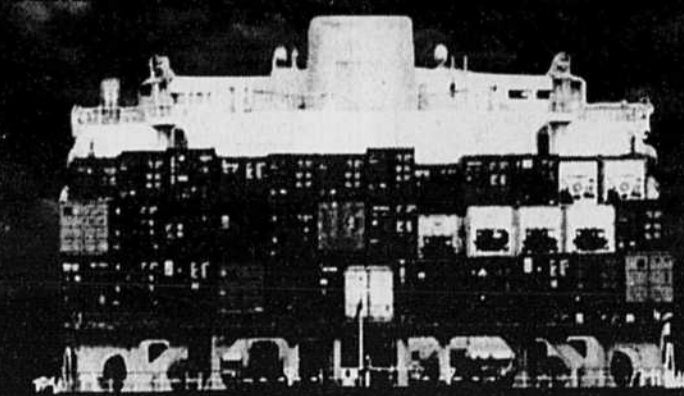
## "LE FILM CHOC" DE LA RENTRÉE!

- Georges Privet, VOIR

DSCHOINT VENTSCHR FILMPRODUKTION et LES PRODUCTIONS DU REGARD

présentent un film de

DENIS CHOUINARD et NICOLAS WADIMOFF



## CLANDESTINS

Clandestin est un premier long métrage étonnant qui ne sacrifie rien.  
- Marc-André Lussier, La Presse

Denis Chouinard et Nicolas Wadimoff ont conçu  
avec savoir faire un huis-clos très complexe.

- Martin Bilodeau, Le Devoir

13  
ANS+

DISTRIBUÉ PAR MOTION INTERNATIONAL, UNE SOCIÉTÉ DU GROUPE COSCIENC INC.

FAMOUS PLAYERS  
PARISIEN

VERSION FRANÇAISE  
FAMOUS PLAYERS  
CENTRE LAVAL

CINÉMA FINE  
STE-ADELE

VO. AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS  
FAMOUS PLAYERS  
LOEWS

LES ARTS

À L'ÉCRAN

★★★★: chef-d'œuvre  
 ★★★: remarquable  
 ★★: très bon  
 ★: correct sans plus  
 ☆: très faible  
 : pur cauchemar

COPLAND (DÉTECTIVES)

James Mangold, le réalisateur de *Heavy*, a réalisé un thriller psychologique captivant se déroulant dans une petite ville du New Jersey peuplée de policiers de Manhattan, qui y détournent impunément un important trafic de drogues. Un étonnant Sylvester Stallone y campe un shérif local qui aura maille à partir avec les malfaiteurs qui contrôlent sa ville. Une montée dramatique bien orchestrée, un scénario intelligent et une excellente distribution (De Niro, Keitel et Liotta en sont) font de ce polar-western un très intéressant contrepoint à tous les films de mafia qui traînent leur insignifiance sur les écrans. Au Faubourg, Dorval (v.o.), Berri, Boucherville (v.f.).  
**Martin Bilodeau**

MRS. BROWN

John Madden, dans la lignée de ces cinéastes britanniques qui explorent à l'écran l'Angleterre victorienne, nous livre un film fort intéressant, ouvrant une porte sur l'intimité de la reine Victoria qui, au début de son veuvage, vécut une amitié amoureuse avec un serviteur écossais. Porté par un excellent duo d'acteurs: Judi Dench et Billy Connolly, et un scénario brillant, ce film subtil qui suggère sans tout montrer, se révèle plein de sensibilité et de finesse. Au Faubourg.  
**Odile Tremblay**

CLANDESTINS

Dans une ville portuaire française, une poignée d'hommes, de femmes et d'enfants s'embarquent clandestinement sur un navire de marchandises, à destination du Canada. Cloîtrés dans un conteneur, ils vivent des heures pénibles, où le moindre bout de pain se négocie à la dure, où la dignité se perd ou se vend. Pour leur premier long métrage, le Québécois Denis Chouinard et le Suisse Nicolas Wadimoff ont conçu avec savoir-faire un huis clos très complexe. Leur maîtrise du langage est indéniable, de même que leur capacité, à travers un montage rythmé, de palper le temps, ennemi numéro un de ces clandestins en suspens sur l'océan. Les personnages, plus typés qu'étouffés, attirent cependant la force dramatique du film. Au Parisien, Laval, Loews (s.t.a.)  
**M.B.**

SHE'S SO LOVELY (FOU D'ELLE)

On se demande bien quelle part de

ce scénario revient au défunt John Cassavetes, scénario que son fils Nick a porté à l'écran. De par sa facture, *She's So Lovely* rappelle peu l'auteur de *Shadows et Husbands*. N'empêche, le film constitue un voyage assez agréable au cœur de la vie d'un couple de paumés, elle alcoolique et enceinte (Robin Wright Penn), lui truant à la noix un peu fêlée (Sean Penn), qui se retrouvera bientôt à l'ombre. Les personnages sont originaux, la peinture de milieu réussie, mais le film n'est pas sans lourdeur, et sa facture, qui s'enlise parfois dans des effets de mode, a du mal à se rendre au fil d'arrivée. Bien que le jeu de Sean Penn ait été récompensé à Cannes, celui de sa compagne Robin Wright s'avère plus large de registre.  
**M.B.**

UN AIR SI PUR

Yves Angelo, à qui on devait déjà *Le Colonel Chabert*, offre à travers *Un air si pur* une galerie (néglige) de portraits: farfelus, névrosés ou imposteurs. L'action a pour cadre une maison de repos parmi les montagnes au cours de la Première Guerre mondiale. Un humour noir parfois savoureux paraît déparé par des plaisanteries prévisibles. La distribution à plusieurs vitesses est dominée par Fabrice Luchini et Marie Gillain, là où d'autres grands acteurs, André Dussolier entre autres, apparaissent mal dirigés. Quant au thème, il édit commande un traitement moins académique. Au Complexe Desjardins.  
**O.T.**

STAR MAPS

De Miguel Arteta. Un jeune Latino-Américain déterminé à réussir comme acteur accepte de travailler pour son père proxénète, qui dirige un réseau de jeunes garçons sous le couvert de vendeurs de cartes routières. Le scénario découpe différentes actions parallèles aux intérêts divers, et la direction d'acteurs manque souvent d'aplomb. Reste que cette production sympathique, souvent drôle, est aussi une critique lucide sur la part du rêve américain réservée aux Latinos. À l'Égyptien.  
**M.B.**

MIMIC (MÉTAMORPHOSE)

Gillermo de Andrea, dans la série «bites» menaçantes qui s'en prennent à l'homme, a réalisé un thriller invraisemblable qui ne parvient pas à terrifier comme il le voudrait. Des insectes mutants sortis du laboratoire d'une scientifique (Mira Sorvino, ici bien peu crédible) et devenus géants dans les égouts de New York se préparent à exterminer les humains. Le film, aux décors de souterrains trop noirs, manque de rebondissements surprenants. Quant aux effets spéciaux des insectes, ils paraissent bien quelconques. Au Alexis-Nihon, Brosard (v.o.), Châteauguay Encore, Berri (v.f.).  
**O.T.**

G.I. JANE

Ridley Scott, le grand cinéaste de *Blade Runner* et de *Thelma and Louise*, se fourvoie ici dans un film au message fort suspect reposant sur les épaules de Demi Moore. Elle incarne ici une femme qui aspire à devenir marine en suivant l'entraînement de l'armée américaine. Bafouée, huée, battue; saura-t-elle convaincre les hommes de l'accepter? Convoit les femmes à un idéal machiste qui n'est pas le leur, le film plein de clichés semble n'exister que pour permettre à Demi Moore de dépasser ses limites, de paraître enlaidie, le crâne rasé, etc. Mais que diable allait faire Ridley Scott dans cette galère? Au Loews, Famous Greenfield Park (v.o.), Centre Eaton, Angrignon (v.f.)  
**O.T.**

EVENT HORIZON

*Event Horizon* est le pendant noir de *Contact*; un film sur l'ailleurs et l'au-delà, qui fraie avec le diable là où son prédécesseur le faisait avec Dieu. Traité, à l'instar d'*Alien*, sur le mode du huis clos dans l'espace, ce suspense repose essentiellement sur des mécanismes vieux comme le monde, utilisant la musique et la bande pour provoquer l'effroi, sans pourtant y parvenir à l'aide de ce scénario banal, grotesque et prévisible, dans la spirale duquel les comédiens (Sam Neill, Laurence Fishburn) se sont égarés. Au Loews, Côte-des-Neiges (v.o.), Centre Eaton (v.f.).  
**M.B.**

PICTURE PERFECT

Cette comédie sentimentale américaine de Glenn Gordon Caron a pour point de départ le sexisme dont les femmes sont victimes dans leur lieu de travail. Mais sur cette trame que le cinéaste eût pu pousser en profondeur, on dérive bien vite du côté de la comédie et de la romance. L'actrice Jennifer Aniston est pleine d'énergie, mais cette production facile et souvent bête, ne lui rend pas vraiment justice. À l'Égyptien, Brossard.  
**O.T.**

AIR BUD (TOBBY — LE JOUEUR ÉTOILE)

Chaque époque ramène au cinéma son chien phénomène qui fait le bonheur des enfants. Après *Beethoven* et compagnie, voici un chien américain au carré puisqu'il excelle au basketball en plus de sauver un jeune garçon de la dépression nerveuse par zoothérapie. Signé Charles Martin Smith, *Air Bud* raconte comment ce bon chien rescapé d'un cirque par un garçon solitaire deviendra l'idole d'un village. Le film est à la gloire du basketball et de l'american way of life. Les très jeunes apprécieront. Au Berri, Boucherville (v.f.), Côte-des-Neiges (v.f.).  
**O.T.**

VITRINE DE LA VIDÉO

Faire à nouveau connaissance

MARTIN BILODEAU

La sortie de *Microcosmos* en vidéocassette s'est longuement fait attendre. Il faut dire que le succès du film en salles avait dépassé tous les pronostics. Sur les tablettes depuis mardi, ce conte nous invite à faire à nouveau connaissance avec le merveilleux peuple de l'herbe, qui nous a tous fascinés au cours de notre enfance et dont nos peurs d'adultes nous ont depuis tenus éloignés. Même si l'effet spectaculaire du grand écran risque de faire défaut sur le petit, reste que la sortie de *Microcosmos* en vidéocassette annonce l'élargissement considérable de son auditoire familial, auquel il convient parfaitement. J'irais jusqu'à conseiller aux parents de l'acheter, au même titre qu'*Aladdin* ou *Le Bossu de Notre-Dame*.



ARCHIVES LE DEVOIR

Une scène tirée de *Trois vies et une seule mort*

MICROCOSMOS

★★★ 1/2

*Microcosmos* raconte, dans un format condensé de 75 minutes, vingt-quatre heures dans la vie de la faune invisible, celle qui se cache dans l'herbe des prairies, dans les sous-bois et sur les étangs. Vingt-quatre heures qui, pour les sujets filmés avec un équipement photographique hyper-sophistiqué, représentent la durée d'une saison. *Microcosmos* n'a rien du documentaire conventionnel et ne s'encombre pas de narration. L'approche privilégiée par les Français Claude Nuridsany et Marie Perennou est décidément frontale, s'inscrit en faux avec les traditionnels documentaires animaliers qui observent de haut leurs sujets: les insectes et autres bestioles apparaissent ici à hauteur d'homme, filmés dans une perspective d'égal à égal. Les deux escargots qui s'étreignent, les fourmis besogneuses qui transportent leur récolte et les abeilles qui butinent les coquelicots sont ici les acteurs d'un univers entier, autonome. Les sons, reproduits en chambre sourde, ainsi que la superbe musique de Bruno Coulais font corps avec l'action davantage qu'ils ne la décorent.

Biologistes de formation, Nuridsany et Perennou ont mis trois années à tourner ces images spectaculaires et se-reines, qu'ils ont assemblées intelligemment, dans une progression dramatique cohérente, une suite chronologique qui nous renvoie à la relativité du temps.

TROIS VIES ET UNE SEULE MORT

★★★ 1/2

*Trois vies et une seule mort* est un film de magicien. De ceux qui nous ensorcellent, nous font tourbillonner, nous font marcher en équilibre sur le mur qui sépare la réalité de l'imaginaire. L'Argentin Raoul Ruiz est l'auteur d'un merveilleux film-fouillis qui, peu à peu, prend forme, se démonte et se déploie dans toute sa logique.

Mateo Stano (Marcello Mastroianni), commis-voyageur, rentre chez lui après vingt ans d'absence pour retrouver une épouse à peine surprise (Marisa Paredes). Georges Vickers (Mastroianni), professeur réputé à la Sorbonne, décide un jour de mendier pour assurer sa subsistance et tombe amoureux d'une prostituée (Anna Galiena). Luc Allamand (Mastroianni), un riche homme d'affaires qui s'est inventé une famille, tombe des nues lorsque celle-ci annonce sa visite.

Ces trois personnages sont le même homme, quoique celui-ci habite bel et bien trois personnages. Et même quatre, que les circonstances rapprocheront dangereusement, à mesure qu'avance cette intrigue échauffée selon une logique implacable et que de saisissants effets de profondeur de champ rendent surréalistes, oniriques.

Ruiz croise Buñuel au passage et salue Márquez à l'arrivée, au gré d'un parcours parsemé de réflexions sur l'existence, étrange et fascinant méli-mélo qui prend parfois des allures de *commedia dell'arte*.

ROSEWOOD

★★ 1/2

John Singleton (*Boyz n the Hood*) relate ici les circonstances entourant le massacre des habitants d'une petite

HARD EIGHT

★★ 1/2

Ce premier long métrage n'évite pas les coquetteries de metteur en scène débutant mais révèle néanmoins un scénariste habile en la personne de Paul Thomas Anderson, qui raconte l'histoire d'un vieux routier des casinos du Nevada (Philip Baker Hall), de son jeune protégé (John C. Reilly) et d'une serveuse et prostituée (Gwyneth Paltrow) pour laquelle ils se prendront tous deux d'affection. Hormis un étrange flottement de l'action, au milieu du film, cette variation sur les thèmes fatalistes du film noir témoigne d'une belle maîtrise visuelle.

PALACE

★★ 1/2

Le trio d'humoristes espagnol El Tricicle a réalisé une délicieuse comédie sans paroles, dans laquelle trois héritiers d'un hôtel en ruines empruntent une forte somme à un usurier malhonnête (Jean Rochefort) pour le remettre en état. Les clients arrivent, et le vaudeville commence. Ce divertissement haut de gamme patine sur des gags usés mais efficaces, jetés à la vitesse de l'éclair à la face des spectateurs conquis par le charme vieillot de l'ensemble.

THE DEVIL'S OWN

★★

Alan J. Pakula, pourtant l'auteur de films respectables comme *Kluge*, *All the President's Men* et *Sophie's Choice*, nous propose ici un film fade et sans relief ayant pour sujet l'amitié duelle de deux Irlandais. Le premier est un policier new-yorkais (Harrison Ford) sans reproche; le second est un terroriste de l'IRA (Brad Pitt), en visite aux États-Unis pour acheter des armes. Psychologiquement faible, dramatiquement convenu, *The Devil's Own* est un produit de consommation rapide, conçu rapidement, sans vision artistique ni discours politique original capable d'en atténuer les défauts.

Autres nouveautés

*Lost Highway* (\*\*), de David Lynch (*Blue Velvet*); *Mother* (\*\*1/2), d'Albert Brooks (*Defending Your Life*); *Chungking Express* (\*\*1/2), de Wong Kar-wai; *Once a Thief* (\*\*), de John Woo (*Face/Off*).

BANQUE LAURENTIENNE présente une série de six concerts en Matinée et à l'Heure de pointe!

Jeu 11 septembre à 11h (complet) et 17h45 et vendredi 12 septembre à 17h45

De Mozart à Mozertich

W. A. MOZART *Serenata notturna, K. 239*  
 ALEXANDRE BORODINE *Symphonie pour cordes*  
 MARJAN MOZETICH *Fantasia... sul linguaggio perduto*

Salle Tudor, Ogilvy angle Sainte-Catherine et de la Montagne, 5e étage

ABONNEZ-VOUS! Renseignements 982-6037

OSM

La Magie de l'écoute

Par l'humour et le théâtre, les jeunes seront initiés à l'art de l'écoute de la musique symphonique. De l'animation, des cadeaux et un décor de fête attendent les enfants, une heure avant le concert.

Une production bilingue pour les enfants de 6 à 12 ans.

Jeux d'enfants

Dimanche 14 septembre 1997, 14 h 30

Bernard Labadie, chef

Magic Cirde Mine, animation

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts

Billets: OSM: 842-9951 Admission: 790-1245 Place des Arts: 842-2112

CITÉ socoriente

La Presse

Ne manquez pas le Concert avant-première de l'OSM, le mardi 16 septembre à 19 h 30 au Théâtre Saint-Denis. Un concert original à prix populaire, animé par Jim Corcoran. Billetterie: 790-1111

OSM

Concert avant-première

Tour d'horizon musical de la saison 1997-1998

Soyez des nôtres pour ce concert original, animé par Jim Corcoran. Vous serez accueillis par des musiciens de l'Orchestre et pourrez gagner un abonnement pour deux personnes à l'OSM.

Une invitation de Jim Corcoran et des musiciens de l'OSM.

Mardi 16 septembre, 19 h 30

Extraits d'œuvres de Holst, Strauss, Brahms, Ravel, Dvorak et Stravinski

Mark Laycock, chef

Jim Corcoran, animateur

BILLETS 10\$ (Taxes incluses) plus 1,25 \$ pour les frais de service

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTREAL CHARLES DUTOIT

En collaboration avec La Presse

Théâtre St-Denis 1

Bern-UOAM 1594 rue St-Denis Renseignements: 849-4211

Achats téléphoniques: TEL-SPEC 790-1111

Théâtre St-Denis 12h à 21h (le frais de service)

Renseignements et abonnements OSM: 842-9951

LES ARTS

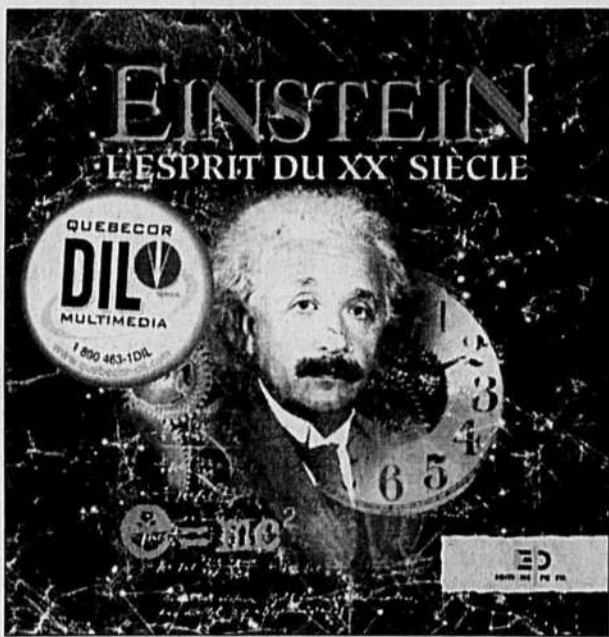
VITRINE DU CÉDÉROM

# En pays de connaissance(s)

Du Néanderthal à Einstein, place à la découverte!

MICHEL BÉLAIR  
LE DEVOIR

Évidemment, il faut y investir beaucoup de temps; on n'explore pas un cédérom la zapette à la main. Il faut souvent creuser, laisser surgir les images, lire du texte à l'écran; cliquer dans les pixels comme s'il s'agissait d'ouvrir autant de possibles serrures. On n'a pas affaire à un film ou à une cassette vidéo, à un livre illustré ou encore à un documentaire de PBS. Il faut travailler du neurone tout autant que du poignet... Mais on y trouve tout aussi évidemment de grandes joies. Du type de celles qui, à défaut de toucher au cœur, pétillent quelque part entre les deux oreilles. Cela risque de se produire, timidement quand même, avec les trois ouvrages que nous abordons cette semaine. Tous trois, qu'ils s'adressent aux plus jeunes comme aux plus sérieux, abordent le territoire fascinant de la connaissance.



sur la vitesse de la lumière, le temps et la relativité.

Tout nous est livré dans une présentation graphique aussi simple que séduisante à bien des égards. La navigation est claire, limpide, imaginative. Les photos d'époque comme les rares séquences vidéo sont toujours pertinentes. On y fera même de surprises découvertes, comme cette rencontre filmée de Ben Gourion à Princeton alors qu'il proposa à Einstein la présidence de l'Etat juif.

Mais il s'en trouvera certainement qui reprocheront à ce titre d'être trop statique ou trop académique, sinon carrément plate. Que voulez-vous... Evidemment, ce *Einstein, l'Esprit du XX<sup>e</sup> siècle* est un ouvrage sérieux: notre homme n'a quand même pas travaillé à la formule secrète du Jell-O ou du Coca-Cola. Et l'on n'a pas à exiger d'un ouvrage sur le père de la relativité qu'il soit d'abord spectaculaire. Bien sûr, les concepteurs auraient pu prévoir plus de séquences vidéo, plus de couleurs et d'animations. Mais ce n'est certainement pas pour retrouver tout ce bric-à-brac habituel qu'on achètera un cédérom sur Einstein, non?

### 150 IDÉES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE

★★★1/2

### EINSTEIN, L'ESPRIT DU XX<sup>e</sup> SIÈCLE

★★★★

Coproduction Éditions Profil, Byron Press Multimedia. Hybride PC (Windows 3.1 et Windows 95) et Mac (68030 ou plus, Système 7 ou plus), 8 Mo recommandé. Dans les magasins spécialisés. Prix: plus ou moins 55 \$.

Albert Einstein est certes l'une des figures dominantes de l'Histoire récente. Cet homme étonnant, né en 1879, est en quelque sorte la conscience du siècle qui s'achève. Rien pourtant ne laissait présager ce destin.

Le jeune Albert Einstein était un enfant taciturne que son père considérait comme un retardé; à neuf ans, il n'arrivait encore à parler que très difficilement. Il a même réussi à couler quelques examens de passage avant de parvenir, difficilement, à entrer à l'Institut suisse des brevets. Mais, on le sait, Einstein est devenu Einstein, c'est-à-dire le symbole même du génie humain.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que ce *Einstein, l'Esprit du XX<sup>e</sup> siècle* aborde l'homme et son œuvre de façon très respectueuse et très complète. L'ouvrage est divisé en quatre grandes sections qui balayent tout autant les théories ou la vie familiale d'Einstein que les contextes historiques dans lesquels toute sa vie s'est incarnée. *La Bibliothèque d'Einstein* propose d'abord plus de 80 articles écrits tout au long de la vie du physicien engagé. *Rencontre avec Einstein* permet ensuite, à travers une dramatisation — disons, sommaire —, de l'entendre s'exprimer sur tous les sujets du monde, comme il l'a fait jusqu'à sa mort. *Le Temps d'Einstein* prend la forme d'une grille chronologique à quatre niveaux, et le dernier chapitre, *Le Laboratoire d'Einstein*, reprend, à travers trois animations, ses principales théories

Collection Découvertes. Coproduction ICE-Alsyd Multimedia-Dragon's World. Hybride PC (Windows 3.1 et Windows 95) et Mac (68030 ou plus, Système 7 ou plus), 5 Mo recommandé. Dans les magasins spécialisés. Prix: plus ou moins 60 \$.

Quelle belle surprise! Le sujet est évidemment prometteur: du silex à l'atome — c'est le sous-titre de l'ouvrage —, il s'est passé tellement de choses que l'occasion est belle de raconter des histoires fabuleuses. Sauf qu'on a vu des tas d'idées extraordinaires bousillées depuis quelques années et que l'on se méfie toujours un peu quand on voit apparaître un tel titre. Eh! bien, réjouissons-nous, allé-

luia! Ce coup-ci, ça y est. Presque.

De façon surprenante dans ce genre d'ouvrages, la qualité et le sérieux de la documentation s'imposent d'abord. Au bout de quatre ou cinq images-écrans, on est ébloui par le contenu de la chose. Bien sûr, il y a des raccourcis surprenants et des simplifications décevantes; certains déploieront le manque de séquences vidéo ou regretteront les animations d'*Encarta*. Mais c'est qu'on nous offre ici une véritable encyclopédie de l'outil qui n'a rien à voir avec celle de *Time-Life*. Et qu'on nous la présente sur le mode sérieux. Une fois n'est pas coutume...

Le matériel a été réparti entre 40 points charnières, 40 grandes «inventions» qui nous ont mené collectivement de l'âge de pierre à l'âge de l'atome. Le rapport entre les 150 idées du titre et les 40 inventions n'est pas absolument limpide, mais on verra tout de suite que c'est un travail colossal. Les textes sont d'abord pertinents plutôt que décoratifs et soulèvent des questions intéressantes. Il faut lire à l'écran, et cela se fait de moins en moins, mais le jeu en vaut la chandelle. Côté illustrations, c'est toujours aussi précis mais plus mince, malgré un éventail intéressant de plusieurs centaines de photos, dessins et animations. *150 Idées qui ont changé le monde* ne risque surtout pas d'être perçu comme un jeu.

La navigation à l'intérieur de tout cela se présente de façon «classique». Un écran central où défilent les illustrations et les animations. Du texte à droite. Des pointeurs à gauche, de haut en bas. Lorsqu'on clique en haut, un menu déroulant vient nous situer de façon précise dans l'ouvrage. Au milieu, on nous offre des index répartis selon les questions classiques: Qui? Quoi? Quand? En bas, les boutons d'aide et de sortie. Partout, tout est clair. Précis. Efficace.

C'est probablement ce petit côté un peu sec, accentué encore par la musique «conceptuelle» qui l'accompagne, qui en rebuttera plusieurs. Mais les curieux de tous âges ne se laisseront pas tromper par le glamour rutilant mais souvent mince des «produits dérivés». Ils trouveront facilement leur compte ici, eux.

### MON PREMIER ATLAS SUPER GÉNIAL

★★★★

Coproduction LiRiSinteractive, Nathan, Dorling Kindersley. Collection ludo-éducative. Hybride PC (Windows 3.1 et Windows 95) et Mac (68030 ou plus, Système 7 ou plus), 8 Mo recommandé. Public visé: les 8 à 14 ans. Dans les magasins spécialisés. Prix: plus ou moins 50 \$.

Si vous êtes de ceux et celles qui cherchez un premier cédérom pour vos enfants qui entrent à l'école, prenez une grande respiration... Ce petit atlas est peut-être pour vous. Construit sur le modèle de *Mon premier dictionnaire super génial*, ce voyage autour du monde séduira les enfants curieux tout autant que leurs parents.

En entrant dans le jeu, il faut d'abord s'identifier avant de recevoir son passeport; les formalités une fois remplies, l'enfant se retrouve dans «sa» chambre. C'est le centre du monde, la salle de contrôle. De cet endroit familier, il ne lui reste plus qu'à choisir sa façon de voyager...

Elles sont multiples. En explorant l'écran d'abord et en cliquant sur tout ce qui bouge ensuite, il déclenchera des dizaines d'animations de tout type qui se cachent un peu partout. En fouillant un peu, il trouvera des jeux. Et un grand tableau regroupant les drapeaux de tous les pays du monde. Même une télé dans laquelle il pourra regarder les «films» qu'il aura rapportés de ses voyages. On aura avantage ici à cliquer sur l'index et sur le petit train qui explique toutes les façons dont on peut se servir des objets de la chambre.

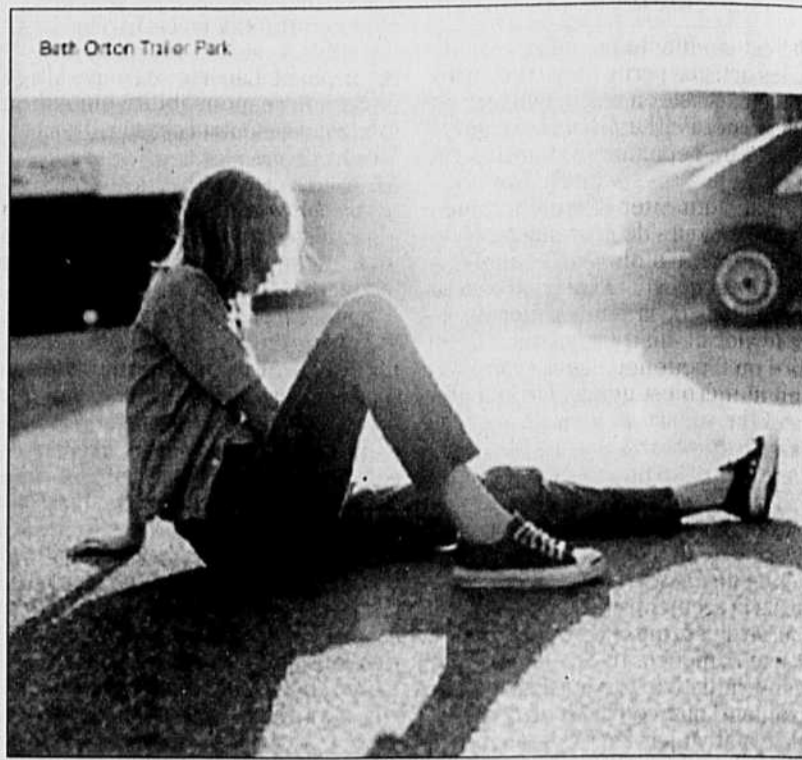
Mais la façon la plus simple, c'est encore de cliquer sur la mappemonde et d'entrer littéralement dans la carte du monde. On n'a alors qu'à se promener partout en visitant ce qui semble intéressant. Une fiche apparaît à l'écran quand on clique sur le nom d'une ville ou d'un pays; une voix d'enfant lit le texte. Souvent, ces textes présentent des hyperliens qu'on lira aussi à l'écran. Mais lorsqu'on clique sur un avion ou un bateau, on a droit à une série de 19 voyages-itinéraires préparés d'avance qui seront ensuite tamponnés dans le passeport. Partout, l'enfant trouvera des monuments — dont il enverra des clichés en carte postale —, des particularités géographiques et des animaux qui composent, eux, un album d'autocollants: de retour à sa chambre, il pourra consulter son passeport, son livre d'autocollants et ses cartes postales.



VITRINE DU DISQUE

# Un automne à l'intérieur

Du masculin nocturne au féminin diurne, la pop peut aussi se draper de couleurs profondes



### CURTAINS

Tindersticks (Island/A&M)

RÉMY CHAREST

Si on a attendu jusqu'au début de l'automne pour parler du somptueux troisième album des Tindersticks, c'est qu'il convient nettement mieux à la grisaille et à la froideur qui s'annoncent qu'aux chaleurs du solstice d'été qui l'a vu débarquer chez les meilleurs disquaires. Éthylique et sombre sans pour autant être dénué d'humour, le groupe londonien mené par l'écriture et la voix de l'inimitable Stuart Staples est en effet le roi de la musique d'intérieurs: intérieur de chambre à coucher avec lit défait, intérieur de bar avec bouteilles vides, intérieurs de maisons abandonnées par l'amour, intérieur du corps, intérieur de l'âme...

Certes, la formule, par ses côtés Bukowski et Gainsbarre, peut sembler éprouvée, mais les Tindersticks lui donnent une incarnation d'une force et d'une portée remarquables, qui explique comment ils ont pu, par exemple, effectuer une série de concerts en compagnie d'un orchestre à cordes d'une vingtaine de musiciens ou se retrouver artistes en résidence à l'Institute of Contemporary Arts de Londres. Bref, il ne s'agit pas là d'un simple groupe de bars jazzés et enfumés. Ne serait-ce que par cette singulière façon dont le batteur Alastair Macaulay utilise ses balais en puissance et ses baguettes en souplesse, par la façon étudiée dont Dickon Hinchliffe fait gemir un violon torturé ou par des façons intrigantes de trouver la dissonance juste, les Tindersticks montrent aisément qu'ils sont dans une classe à part. Le tout sur des bases qui restent d'une belle simplicité.

Cette façon d'arriver au disque donne à *Trailer Park* un charme de débutante, les défauts d'une voix autodidacte y devenant étrangement des atouts supplémentaires. Habile à la six-cordes, Orton sait écrire des chansons transparentes, animées selon ses propres mots «de tristesse et d'optimisme». On pense à la toute triste *Sugar Boy*, mais aussi à la jubilatoire *Someone's Daughter*, chanson

de écriture cinématographique ou Stuart Staples enfle des scènes de tournée arrosées de champagne, entremêlées de réflexions sur le statut de l'artiste et d'un tout petit rêve sur le bonheur d'être père. Une pierre précieuse aux mille facettes, en plein centre d'un ensemble magnifique, dont on sort en ayant envie de retourner vers les envois précédents du groupe et en souhaitant ardemment que quelqu'un ait finalement l'intelligence d'amener sur nos scènes ce groupe vraiment, vraiment unique et nécessaire.

### TRAILER PARK

Beth Orton (Dedicated/BMG)

C'est grâce à la présence époustouflante et à la voix mélancolique de Beth Orton que le dernier disque des Chemical Brothers, l'excellent *Dig Your Own Hole*, trouve un véritable moment de grâce, sur la pièce *Where Do I Begin*, où une guitare folk en boucle inversée se frotte avec succès à de spacieuses envolées techno. Avec l'arrivée de *Trailer Park* sur le marché nord-américain (presque un an après qu'il se fut pointé en Angleterre sous un concert d'éloges critiques), les mélomanes d'ici pourront enfin découvrir la jeune chanteuse par ses propres mérites, sur un ton dont l'électronique n'est pas exclu, intervenant ça et là en touches subtiles, mais dominé surtout par un folk bien exécuté et plutôt personnel. Personnel, forcément, puisque la grande Anglaise n'avait aucunement pensé à vraiment chanter avant que les Chemical et d'autres chantres de l'électronique ne l'invitent assez spontanément à poser sa voix sur leurs échantillonnages. Et la musique lui est donc venue un peu comme ça, au moment où elle se voyait devenir comédienne...

Installés un peu étrangement sur le disque, deux longs morceaux atmosphériques (*Tangent*, sept minutes d'accords peu évidents, et *Galaxy of Emptiness*, dix minutes fortes en cordes) viennent donner au travail de Beth Orton une portée supplémentaire. Autant avec certains aspects du *trip-hop*, mais, là aussi, de façon bien personnelle. En synthèse de ces deux tendances, la superbe pièce *She Cries Your Name*, en ouverture de disque, vient démontrer à quel point cette chanteuse se situe aux confluent de tendances à première vue irréconciliables (la techno et le folk), qu'elle parvient à combiner en les passant à travers son filtre intérieur. Un peu comme les Tindersticks (mais tout en étant aussi féminine et diurne qu'ils peuvent être masculins et nocturnes), Beth Orton échappe aux définitions simplistes qui sévissent trop souvent dans le monde de la pop. Et c'est pour ça qu'on l'aime tant.



## yo soy la desintegración

opéra pour voix et bande électroacoustique, inspiré du journal de Frida Kahlo

Musique Jean Piché

Mise en scène et interprétation Pauline Vaillancourt

Libret Yan Muckle/Kahlo

Scénographie, costumes et vidéo Anita Pantin

Éclairages Axel Morgenthaler

CHANTS LIBRES

création mondiale

Du 9 au 20 septembre 1997  
(du mardi au samedi, 20 heures)

4890, BOULEVARD SAINT-LAURENT  
MONTREAL, QUEBEC  
RESERVATIONS (514) 845-4890  
(514) 796-1245

SALLE DU THÉÂTRE ESPACE GO

### PALMARÈS DISQUES

## Champigny

CLASSIQUE

1. SHINE, TRAME SONORE, PGS 18,95 \$
2. GAMME, MARAIS (LONDON BAROQUE), S.R.L. 8,95 \$
3. RELAXATION PLUS (5 DC), ARTISTES DIVERS, PGS 27,95 \$
4. TRESORS D'ARCHIV (5 DC), ARTISTES DIVERS, PGS 27,95 \$
5. ON WINGS OF SONG (5 DC), ARTISTES DIVERS, EMI 24,95 \$

## JAZZ BLUES INTERNATIONAL

1. ROMANZA, ANDREA BOCELLI, PGS 17,95 \$
2. LA LLORONA, LHASA DE SELA, SELECT 17,95 \$
3. BLUE NOTE FESTIVAL '97, ARTISTES DIVERS, EMI 3,95 \$
4. CABO VERDE, CESARIA EVORA, BMG 17,95 \$
5. SAHRA, KHALED, PGS 17,95 \$

## POP FRANCOPHONE

1. DÉMONS ET MERVEILLES, LAMBERT WILSON, EMI 16,95 \$
2. JULIEN, JULIEN CLERC, EMI 16,95 \$
3. CAP ENRAGÉ, ZACHARY RICHARD, SELECT 18,95 \$
4. ESSENTIELLES, MAXIME LE FORESTIER, PGS 17,95 \$
5. DANS MA CHAIR, PATRICIA KAAS, SONY 16,95 \$

## POP ANGLOPHONE

1. BACKSTREET'S BACK, BACKSTREET BOYS, BMG 15,95 \$
2. SURFACING, SARAH McLACHLAN, EMI 15,95 \$
3. OK COMPUTER, RADIOHEAD, EMI 15,95 \$
4. MALADJUSTED, MORISSEY, PGS 17,95 \$
5. COREY HART, COREY HART, SONY 16,95 \$

### SUGGESTIONS



4380 St-Denis 371 Laurier o. 844-2587 276-2587 Mail Champlain 5219 Côte-des-Neiges 923-2587 344-2587

LES ARTS du Maurier

LES ARTS

THÉÂTRE

SPECTACLES

# Mariage à trois

Langevin et Tremblay (bis)

PIERRE CAYOUILLE  
LE DEVOIR

Il est somme toute assez rare que les artistes permettent aux journalistes d'assister à une répétition, fût-elle générale. La plupart du temps, quand un reporter veut attirer l'attention sur un spectacle à venir, il doit se contenter d'une entrevue à quelques jours de la première. Ni lui ni le lecteur n'ont vu l'événement dont il est question. Un beau parleur, un surdoué de la vente, peut nous faire avaler ce qu'il veut bien, c'est-à-dire qu'il peut nous faire croire que son numéro est génial. De la même manière, un artiste moins doué pour la communication peut nous faire passer à côté d'un chef-d'œuvre.

Tout ça pour vous dire que Dominique et Hélène Tremblay ont eu la générosité de nous accueillir à la générale de *Fous solidaires*, le spectacle qu'ils présentent au Gesù ce soir, entourés de six musiciens et d'une danseuse flamenco. Ils ont eu une heureuse initiative. Car c'est tout à leur avantage que ce bouleversant spectacle soit vu par le plus de gens possible. Les deux Tremblay et leurs complices ont laissé parler la musique et la poésie. Ils m'ont davantage convaincu qu'ils ne l'auraient fait en tentant d'expliquer leur démarche, même avec les plus belles tournures.

Il ne faut pas s'y méprendre. Il ne s'agit pas d'un spectacle d'artistes désireux d'exploiter la mort récente de Langevin ou de lui fabriquer un quelconque hommage posthume. Non. Dominique et Hélène Tremblay s'intéressent à la parole de Langevin depuis trop longtemps pour que l'on puisse leur prêter cette douteuse intention. Déjà, en 1983, le violoniste avait créé *Histoire d'aimer*, un spectacle «poéphonique», avec le poète.

Nomades

On ne devrait pas avoir à présenter un artiste de la trempe de Dominique Tremblay. Il faut quand même s'y résigner, en ce pays qui fait parfois la vie dure aux artistes moins médiatisés. Qui est donc ce Dominique Tremblay? Disons qu'il a roulé sa bosse un peu partout depuis les années 60. De formation classique, il fut un temps violoniste et altiste au sein de l'Orchestre symphonique de Québec (OSQ). En 1969, emporté par le vent de révolution qui balaie l'époque, il quitte l'OSQ pour se consacrer à la composition et à l'interprétation de sa propre musique. Son univers bascule. Il rencontre Philippe Gagnon, conçoit son célèbre violon d'acier inoxydable, accompagne Charlebois et Janis Joplin dans une folle tournée. Il fera plus tard les beaux jours et les belles nuits de la Casanov, composera une musique pour les Grands Ballets canadiens (*La Scouine*), se construira un studio à Val-David, d'où il poursuit son œuvre.

En 1996, il lançait un disque intitulé *Fous solidaires* et consacré au poète Gilbert Langevin. Ami de longue date, l'écrivain a participé au choix des chansons. Sur cet album, discrètement salué par la critique, figurent les chansons *D'où que vienne*, *Blanche douceur*, *Naturel*, *Fous solidaires*, *Si ciel il y a*, *D'un cœur à l'autre*, *Le Mur et Aimer*. Aucun de ces titres ne tournera à MusiquePlus. Aucune de ces chansons n'apparaîtra sur un quelconque palmarès des ventes. Mais ce sont de grandes chansons et ce sont elles que l'on entendra au Gesù.

D'Hélène Tremblay, on ne sait que peu de choses. Et ce n'est pas un hasard. Elle n'a jamais voulu jouer les vedettes, elle qui, pourtant, possède une voix d'une rare richesse. *«Un timbre de voix pur et plein, une voix riche en nuances, en intensités, en couleurs et en lumières»*, a dit un jour le regretté Gaston Miron en parlant d'elle. Une voix discrète, aussi. *«Je ne voulais pas être une vedette. Je ne voulais pas trouver des musiques et des mots pour exploiter ma voix. Je voulais faire l'inverse, c'est-à-dire mettre ma voix au service d'une parole. Et quand j'ai découvert la parole de Langevin, j'ai su que c'était ça que je cherchais depuis toujours. Et j'ai décidé de m'y consacrer à fond»*, explique-t-elle.

La sincérité de la démarche des deux Tremblay se sent du début à la fin de ce singulier tour de chant. On y redécouvre la puissance de la parole de Langevin, sa grande simplicité, aussi. Les mots de l'auteur d'*Aimer* prennent encore plus de sens à travers les couleurs musicales diverses de Dominique Tremblay et la voix d'Hélène Tremblay. A les entendre, on sent une grande chaleur nous envelopper. *Fous solidaires* offre une occasion extraordinaire de renouer avec l'œuvre d'un poète que l'on ne finira jamais de découvrir. Il faut se rendre au Gesù. Ne serait-ce que pour entendre la magistrale chanson *Aimer* que la chorale de l'Accueil Bonneau viendra interpréter avec Hélène Tremblay à la toute fin du spectacle. Deux soirs seulement, disait-on. Deux petits soirs...

# À l'école de la différence

Deux monologues de fiff de Stéphane Laporte donne le coup d'envoi de la nouvelle saison théâtrale

De gay à fiff, il n'y a qu'un pas que Stéphane Laporte franchit dans le portrait théâtral qu'il brosse de deux homosexuels montréalais d'aujourd'hui

HERVÉ GUAY

Stéphane Laporte se trouve allégé d'une responsabilité qui échoit d'habitude à tout un chacun. Il n'a plus besoin de porter son nom: un autre le porte à sa place. *«Ce n'est pas moi, Stéphane Laporte, dit-il, c'est l'autre.»* Voici donc réglée en trois coups de cuiller à pot une question qui en aurait laissé perplexes bien d'autres.

Quand il parle de l'autre, il parle du scripteur du *Bye Bye*. Or, lui, c'est le concurrent démissionnaire de la course *Destination Monde*, l'auteur des *Dangers d'incendie de la charrette de foin qui traverse l'enfer* et de *Deux monologues de fiff*, qui donne le coup d'envoi de la nouvelle saison théâtrale à l'USine C.

D'ailleurs, cela l'a servi, Stéphane Laporte, cette confusion entre les deux personnes. *«Si tu veux faire quelque chose ici, dit-il crûment, il ne faut pas être bon, il faut que tu sois populaire. Alors, je laissais planer le doute sur qui j'étais. J'essayais de tabler là-dessus. Je suis conscient des petits jeux. Mais je voulais atteindre mon but [...] Et je me disais que si je n'avais pas fait de concessions dans le produit final, ça pouvait aller.»*

Autrement, le milieu dont il vient ne semblait pas destiner outre-mesure le jeune homme à la création. Issu d'une famille modeste, il a grandi à Anjou; son père est briquetier, sa mère caissière dans un magasin de variétés, un frère qui a mal tourné. *«Il est probablement en prison à l'heure qu'il est»*, opine-t-il. Les quatre ont longtemps vécu dans un quatre et demi. Enfant, le petit Stéphane est plutôt cantonné dans un rôle de souffre-douleur. Le combat fut ardu pour assumer une différence qu'il sent dès le départ. Mais la libération vient lorsqu'il est accepté au cégep en arts plastiques. Là où la conseillère en orientation lui avait déconseillé d'aller parce que c'était un repaire de ratés. Sauvé par les arts et l'école, en quelque sorte, où, de son propre aveu, il a eu accès à une «culture» qui ne se trouvait pas chez lui.

Losers fragiles

Maintenant, sautons aux conclusions. Avec un parcours pareil, faut-il s'étonner que ses personnages soient souvent des losers devant l'Éternel? Lui, du moins, ne les voit pas de cette manière. Il les qualifie de «fragiles».

Toujours est-il que *Deux monologues de fiff* présente deux gays qui ne sont pas particulièrement joyeux, quoi que Stéphane Laporte en dise. L'un a abandonné toute aspiration pour se concentrer sur une vie sexuelle vaguement sordide; l'autre est consumé par une amertume qui le rend grotesque et hystérique.

Stéphane Laporte confesse se sentir plus près de l'amer Jean-Stéphane que de l'autre. Cette amertume, il hésite à en donner un exemple. J'insiste.

*«Je me sens très très amer, lance-t-il, face à Véronique Cloutier, qui fait 80 000 \$ par année pour animer un quiz complètement ridicule, alors qu'une démarche intellectuelle et une pensée sont à l'origine de mon show, mais il ne me rapportera pas un sou vaillant.»*

Et pourquoi ses personnages ne dialoguent-ils pas? Sont-ils incapables de s'adresser à autrui? Ou s'agit-il d'une inaptitude de l'auteur à écrire des dialogues? Ni l'un ni l'autre. C'est une question de moyens, rétorque-il. En clair, *Deux monologues de fiff* est le spectacle que Secours aux noyés pouvait se permettre de monter maintenant. Parce que des répliques, Laporte en écrit aussi. Il est du reste facile à imaginer qu'il soit de taille à se défendre dans ce domaine. Laporte avoue néanmoins avoir toujours été fasciné par le monologue intérieur.

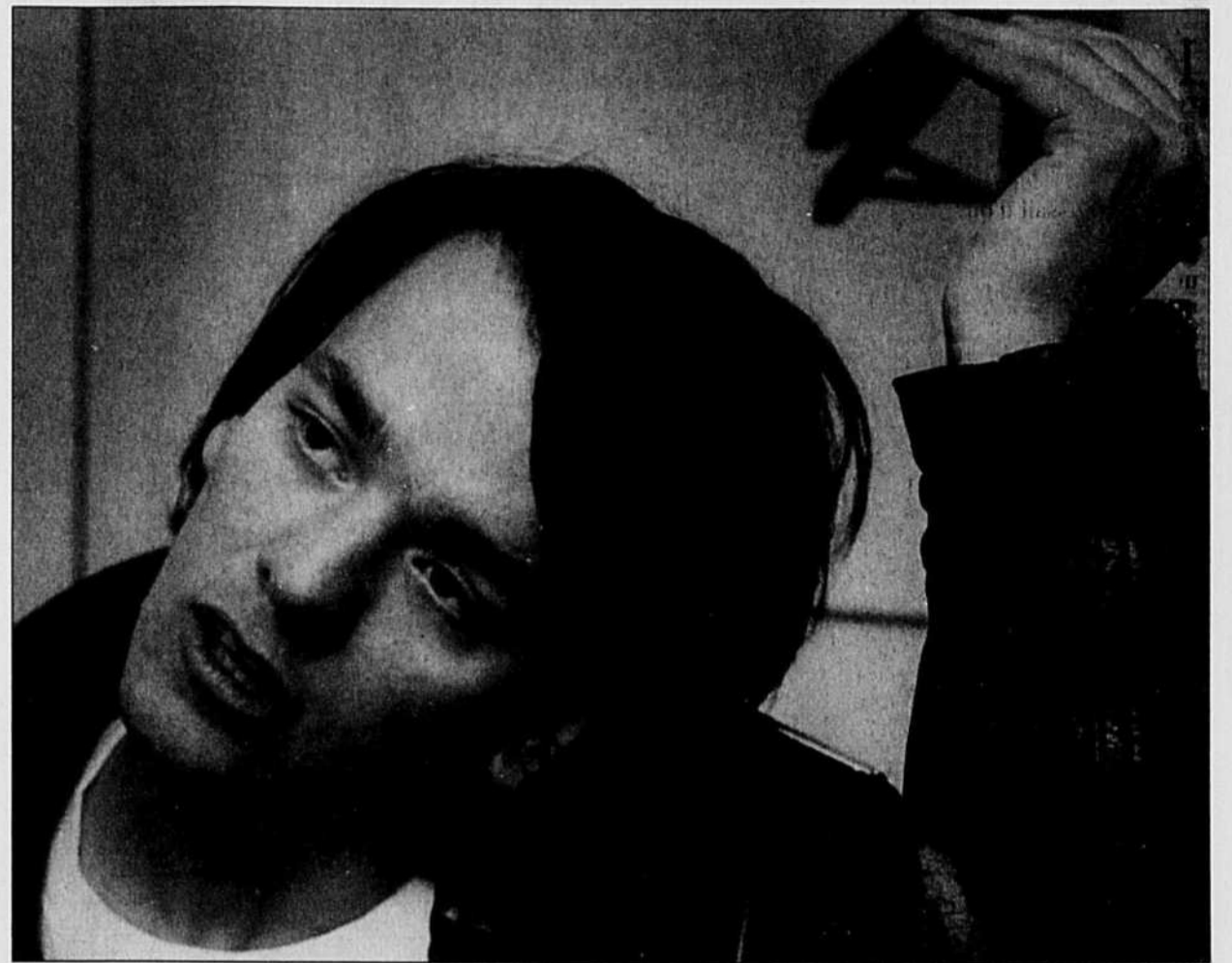
*«Dans la tradition bouddhiste, il faut faire taire le monologue intérieur, rappelle-t-il. On l'appelle même le monologue de l'âne ivre. Les Américains l'associent plutôt à la pensée positive. Je me situe un peu entre les deux. Nous retenons constamment notre vie dans notre tête. Tous nos souvenirs sont constamment adaptés par rapport à ce que nous voulons qu'ils soient. Selon moi, le monologue intérieur, c'est le fondement de la vie.»*

Du cliché

Il faut dire que Stéphane Laporte apporte au genre un sens du détail et de l'oralité qui n'appartiennent qu'à lui. Ses personnages ont de plus leur franc-parler et une lucidité dans l'inspection qui les différencient de ceux créés par les humoristes, lesquels sont assujettis au principe de l'efficacité comique immédiate.

Quant à la vision de l'homosexualité qui se dégage de ses anti-héros, Stéphane Laporte convient qu'elle a quelque chose du cliché, mais elle a du moins le mérite, selon lui, de rompre avec l'idéalisation de l'homosexualité qui a eu cours dans le théâtre québécois.

*«Si j'avais calculé mon affaire, se défend-il, j'aurais commencé par tourner le scénario que j'ai écrit, où il y a*



Stéphane Laporte du temps où il participait à *La Course autour du monde*.

ARCHIVES LE DEVOIR

un personnage d'homosexuel ordinaire qui ne meurt pas et qui n'est pas malheureux.»

Laporte n'a peut-être pas tout calculé mais il n'aime pas non plus laisser les choses au hasard. La preuve en est la stratégie publicitaire de *Deux monologues de fiff*. Celle-ci inclut une ligne téléphonique, dotée d'une boîte vocale, où la personne qui appelle peut laisser un message. Mais le procédé n'a pas eu l'heur de plaire à tout le monde puisque la jeune troupe de théâtre a reçu notamment des messages haineux à l'endroit des homosexuels. Il faut croire que «fiff», mot qui en fait rigoler plusieurs, continue d'être un terme plutôt chargé pour d'autres. Et vraisemblablement, ce n'est pas seulement une question de sens de l'humour.

**Jeudi 2 octobre à 20h30**  
**Le Spectrum**  
une soirée avec  
**OTTMAR LIEBERT +LUNA NEGRA XL**  
mettant en vedette l'ORCHESTRE DE DANSE RUMBA DE 9 MUSICIENS  
Billets: Le Spectrum (861-5851) et Admission (790-1245)

**la Musique de notre temps**  
**SMCQ**  
Société de musique contemporaine du Québec  
Walter Bouffard, directeur artistique

**Mélodies**  
Salle Pierre-Mercure  
jeudi 9 octobre 1997

**Passe-Ports**  
Salle Pierre-Mercure  
jeudi 6 novembre 1997

**Concert sacré**  
Eglise Immaculée-Conception  
jeudi 11 décembre 1997

**Ad Referendum II**  
Salle Pierre-Mercure  
mercredi 25 février 1998

**OSMCO III**  
Salle Pierre-Mercure  
jeudi 23 avril 1998

**Récital**  
Chapelle historique du Bon Pasteur  
jeudi 21 mai 1998

**Concert hors-série**  
SMCQ Jeunesse  
L'Histoire du petit tailleur  
Salle Pierre-Mercure  
Dimanche 8 février 1998

Radio-Canada  
Chaîne culturelle FM

Tele Québec

Salle Pierre-Mercure  
Centre Pierre-Péladeau  
300, boul. de Malbois Est

RENSEIGNEMENTS ET ABONNEMENTS  
843-9305

**Le groupe de la veillée**  
**FRANZ KAFKA**  
**Le procès**  
16 septembre au 5 octobre 1997  
adaptation et mise en scène **ELIZABETH ALBAHACA**  
avec **JEAN TURCOTTE, SONIA AUGER-GUIMONT, STÉPHANE CHEYNIS, DENIS GRAVÉREUX, GAËTAN NADEAU, IGOR OVADIS, CLAUDINE PAQUETTE, STÉPHANE SÉGUIN**  
scénographie: **LISE ROULLARD**, costumes: **GILLES FRANÇOIS THERRIEN**  
éclairages: **RÉJEAN PAQUIN**, musique: **MATEUSZ STRYJECKI**  
1371, rue Ontario Est  
Réservations: 526-6582 Réseau admission: 790-1245 (mardi au samedi 20h, dimanche 16h)

THÉÂTRE ESPACE LA VEILLÉE

BANQUE LAURÉNTIENNE

1997-1998  
**saison**  
THÉÂTRE **DENISE-PELLETIER**  
Un grand théâtre pour de grands textes

**Le Cid** de Corneille  
Mise en scène : Serge Denoncourt  
en coproduction avec le Théâtre français du CNA  
du 30 septembre au 24 octobre

**L'Étranger** d'Albert Camus  
Compagnie de l'Acte II  
du 16 septembre au 11 octobre

**Contes cornus, légendes fourchues**  
de Bryan Ferry  
Les Productions Bebebut (Grand-Mer)  
du 21 octobre au 1er novembre

**Contes à rebours**  
de Suzanne Lebeau  
Les Productions Ipa Fado  
du 24 novembre au 14 décembre

**L'Histoire des Atrides**  
Collage de Jean-Pierre Ronfard  
ABSOLUTHEATRE  
du 24 mars au 11 avril

TARIFS PRE-VENTE jusqu'au 15 septembre

Une porte ouverte sur un théâtre à découvrir

SALLE **FRED BARRY**  
4353, rue Sainte-Catherine Est, Montréal H1V 1Y2

**Abonnements et forfaits de saison de 25% à 50% d'économie!**

Grand Public	80,00 \$
Professeur	72,00 \$
Aîné	54,00 \$
Étudiant	50,00 \$
Rencontre (premier samedi)	72,00 \$
Sortez avec... votre adad	104,00 \$

Abonnez-vous...  
**253-8974**

LES ARTS

THÉÂTRE

# Il lance... et conte!

## Game, un jeu dramatique qui imite la vie

Le comédien Yves Bélanger écrit un premier texte où il parle de hockey, mais surtout des jeux du destin, avec son lot de victoires et de défaites, d'espoirs déçus, de révoltes sourdes et de résignations. Le langage cru et le réalisme cinglant marquent donc le lancement de la saison théâtrale de La Licorne.

STÉPHANE  
BAILLARGEON  
LE DEVOIR

Il a beaucoup du joueur de hockey, ce jeune homme dans la petite trentaine. Yves Bélanger a la belle carrure d'un ailier et il s'exprime (un tout petit peu) comme on le ferait dans un vestiaire, ou autour d'un verre, après une partie. Il structure (parfois) boiteusement sa pensée, en tourbillonnant autour d'un motif obstiné. Il émaille son discours de jurons. Il tourne autour du pot aux mots, cherche l'expression juste — mais finit, lui, (presque) toujours par la trouver.

Cela dit, évidemment, sans vouloir blesser. Son discours n'atteint jamais au grand jamais les sommets déliants des entraîneurs de hockey capables de patiner sur la bottine de la langue, jusqu'aux délire. Yves Bélanger ne peut pas, comme les Claude Ruel des aréna, parler de «la pointe de l'asperge», des «parties qui finissent en queue de cheval», de «la goutte d'eau qui a mis le feu au poudre» et de «la beauté de voir les p'tits gars se crisscrosser sur la glace, comme qu'on dit». Bien au contraire, surtout quand Yves Bélanger écrit.

Même quand il a écrit *Game*, sa première pièce, lancée à La Licorne cette semaine, où il est pourtant beaucoup question de hockey. Alain, le personnage pivot de ce jeu dramatique, est un surdoué sur glace, en révolte franche depuis qu'un accident a réduit ses aspirations à néant. Autour

de lui gravitent plusieurs autres jeunes plus ou moins reliés, sinon au jeu, du moins joueurs. Et à la *game* de la vie, bien sûr.

### Ce qu'écrire veut dire

Yves Bélanger est né à Québec et a été formé en interprétation dramatique à l'École nationale de théâtre du Canada (promotion de 1993). Il a ensuite joué dans quelques productions, dont la récente reprise de *Bousille et les justes*, dans une mise en scène de Fernand Rainville (1996). À la télé, on l'a vu dans *Cher Olivier* et *Scoop 3*.

«Le premier déclencheur d'écriture m'est venu quand j'étais encore à l'École, dit-il. Là, tu discutes beaucoup, t'essayes de comprendre comment ça marche, le théâtre, et pourquoi ça marche pas aussi. Bref, on s'interroge beaucoup, et moi, j'ai toujours aimé parler de tout ça. À ma dernière année, je me suis mis à écrire un peu, juste pour voir si j'étais capable de fonctionner à l'intérieur de ce que j'étais en train de comprendre de l'écriture. Je voulais voir si j'étais capable de faire une bonne scène de théâtre, c'est-à-dire une scène qui roule tout seul, qui parle tout seul, sans qu'on sente l'auteur derrière elle. J'ai écrit. J'ai laissé le texte de côté et je l'ai repris un an plus tard.»

En même temps, Yves Bélanger

avait bien sûr l'idée d'écrire pour dire quelque chose. *Game* dépeint avec lucidité le combat que livrent de jeunes adultes, au Québec, aujourd'hui, pour s'intégrer à une société en mutation, régie par des valeurs mourantes, mais où tous continuent de rêver, d'espérer, d'aimer, de vivre, de défendre, comme ils le peuvent, leur droit d'exister. C'est un jeu cruel, implacable, qui laisse en rade beaucoup de perdants et qui force chacun à se battre, à se débattre, à combattre, même et surtout quand il est mal outillé ou qu'il ne comprend pas toutes les règles.

«C'était pas tout à fait clair, mais je voulais parler de la violence et de l'appétit de vivre, précise l'auteur. Le sport sert d'allégorie à l'organisation de la vie, au goût de gagner, au risque de perdre. Le titre fait référence au jeu de la vie, aux règles du jeu que l'on respecte ou pas, mais aussi à ce qui arrive quand il n'y a plus de game. Je voulais poser des questions sur l'ambition, la révolte, la souffrance, la solitude, mais surtout sur la nécessité de trouver du sens à sa vie au-delà des artifices que la vie nous impose et nous propose.»

L'auteur  
a choisi  
d'écrire  
en joual  
par simple  
volonté  
de jouer  
avec les mots

«Hein! Quoi!»  
Ces problèmes, il a aussi dès le départ décidé de les aborder dans un langage cru, au réalisme cinglant, à la vulgarité frappante. Ce qui peut forger des échanges comme celui-ci:

«C'tu toé qui l'as ramassé, l'tas d'marde?»  
— Hein! Quoi!  
— La mardé? La mardé à Caron?  
L'as-tu pris dans tes tites mains? L'as-tu sentie avant d'y goûter? Attention, j'pense tu n'as encore su l'nez.»



Yves Bélanger

MONIC RICHARD

L'essentiel n'est pas là. Dans *Game*, dans la mécanique expressive de ce jeu des mots et des planches, l'impuissance à parler, les réductions de surfaces phonétiques, le bas registre linguistique, la fréquence des ellipses, les segmentations de phrases, les dislocations d'images, les relâchements d'argumentation et la vulgarité elle-

même, bien que toujours présents, ne composent pas une langue punie. Yves Bélanger n'a pas bêtement imité le joual des vestiaires. Il a filtré cette langue. Il l'a transposée, pour en exacerber poétiquement les caractéristiques. Comme dans ceci:

«J'espère, parce que pour gagner sa vie, faut commencer par n'avoir une,

fait-il dire à son héros. *J'ai peut-être pas d'père, mais j'ai une vie, moé... J'me ferai pas accroire comme toé que j'ai envie de devenir avocat pour faire plaisir à mon père. Mais mort pis enterré, pas mort pis d'avant TV... Continue de l'protéger ton crosseur de boss. Habille-toé en bouffon pour qu'y fasse des millions, vas-y passer ton Barreau, maître papa va être content. [...] J'te souhaite juste de gagner assez pour pouvoir te racheter toute c'que t'es en train de perdre.»*

Pour le jeune auteur, écrire en joual n'est pas une position esthétique et encore moins une affirmation politique. Il s'agirait plutôt d'une simple volonté de jouer avec les mots, leur sonorité, leur oralité. Bref, son joual se veut théâtral. «C'est cru, oui, mais c'est aussi très écrit, pour la scène, dit-il. On ne parle pas comme ça. On ne peut pas rajouter de "pis" ou de "sé" là-dedans. Il y a une sonorité étudiée dans tout ça. On dit "câlce", mais on ne peut pas dire autre chose, parce qu'on ne peut pas dire autre chose. En fait, l'important, c'est qu'on oublie le joual pour retenir la vie sur scène, les émotions, les idées, quelque chose d'organique.»

Ce qui nécessite des interprètes parfaitement formés, comme Stéphane F. Jacques, déjà habitué à porter les textes de la même eau d'Yvan Bienvenue, Yves Bélanger lui-même, mais aussi Nathalie d'Anjou, Tony Conte, Pierre Dallaire et Julie McClements, qui seront dirigés par Dominique Leduc. «Presque tous les interprètes de la lecture publique (pendant la semaine de la dramaturgie du CAD, en 1995) sont revenus, explique Bélanger. C'est une distribution qui cadre très bien.»

*Game* débute mardi prochain et sera jouée jusqu'au 4 octobre. La pièce est présentée dans la salle de La Licorne, avenue Papineau, à Montréal.

### La Maison Théâtre saison 1997-1998

9 spectacles dans un théâtre tout neuf!

Planifiez dès maintenant vos sorties en famille. Abonnez-vous et économisez de 14 à 41 % sur le prix des billets!

- Petit monstre (3 à 8 ans) 10 oct. au 2 nov. 1997
- Le Petit Dragon (6 à 10 ans) 5 au 23 nov. 1997
- Château sans roi (5 à 9 ans) 2 au 21 déc. 1997
- Le champ (9 à 13 ans) 3 au 8 fév. 1998
- Les petits orfèvres (4 à 8 ans) 11 fév. au 1<sup>er</sup> mars 1998
- Le Porteur (6 à 12 ans) 4 au 22 mars 1998
- Salvador (8 à 12 ans) 25 mars au 5 avril 1998
- Pescetopococodrillo (4 à 8 ans) 15 avril au 3 mai 1998
- Tu peux toujours danser (12 à 92 ans) 5 au 8 mai 1998

Pour obtenir gratuitement notre brochure de saison : (514) 288-7211

La Maison Théâtre 245, rue Ontario Est, Montréal



### OREILLE TIGRE ET BRUIT

Texte et mise en scène de Alexis Martin

DÈS MARDI!



Avec Gary Boudreault, Marie Brassard, Daniel Brière, Pierre Lebeau, Stéphane Lépine, Alexis Martin, Danièle Panneton, Luc Proulx.

Concepteurs : David Gaucher, Stéphane Mongeau, Sophie Rocheleau

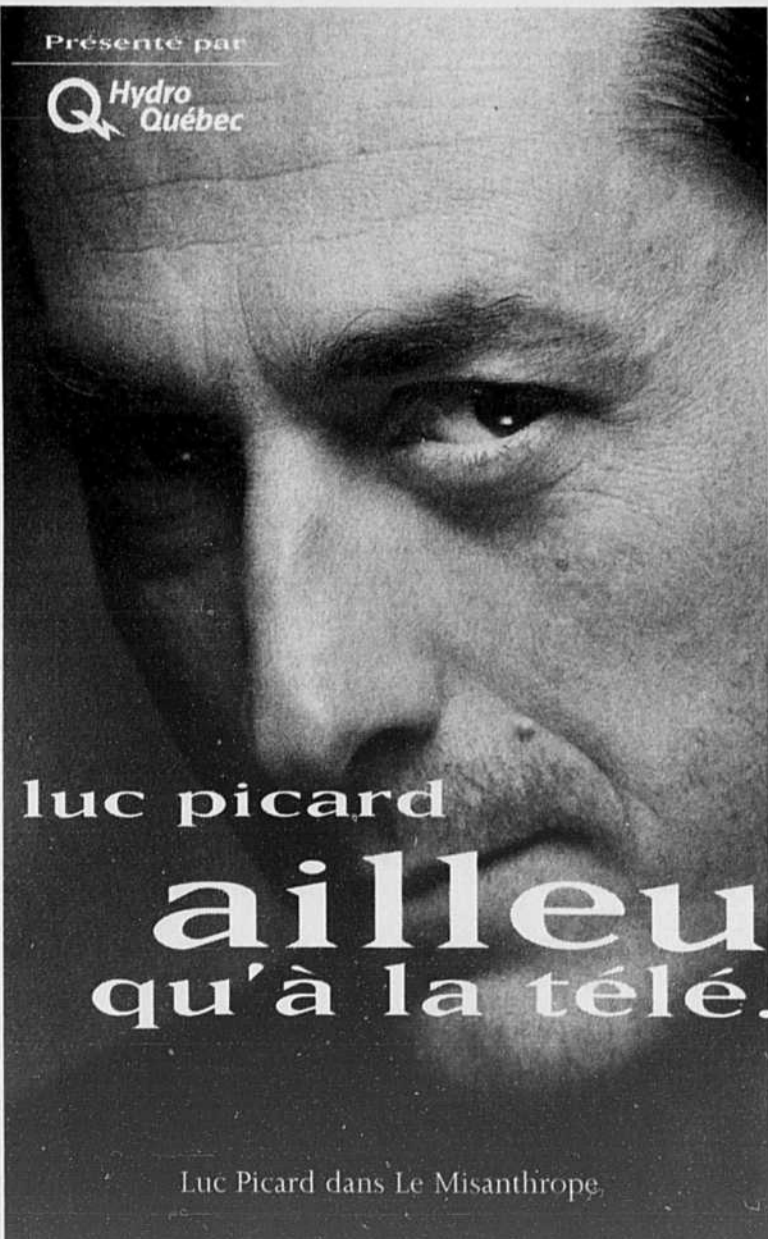
DU 9 AU 20 SEPTEMBRE 1997  
10 REPRÉSENTATIONS SEULEMENT

Du mardi au samedi à 20 h 30

Billets : 17 \$

Au Théâtre du Maurier du Monument-National  
1182, boul. Saint-Laurent, Montréal

BILLETTERIE : 871-2224 • RÉSEAU ADMISSION : 790-1245



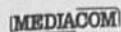
luc picard

ailleurs qu'à la télé.

Luc Picard dans Le Misanthrope

Retrouvez-le grandeur nature au Théâtre du Nouveau Monde. Une cinquantaine de comédiens l'accompagnent pour vous présenter cette 46<sup>e</sup> saison. Au programme : La Serva amorosa de Goldoni, Combat de nègre et de chiens de Koltès, Le Misanthrope de Molière, Don Quichotte de Cervantès, Les Sorcières de Salem de Miller. Des événements qui ne donnent pas leur place. Réservez la vôtre immédiatement : 866-8668.

en personne au



### LE DÉVELOPPEMENT

PASSE PAR LES PETITES ROUTES

Envoyez vos dons :  
3680, Joanne-Mance, bur. 410  
Montréal (Québec) H2X 2K5  
Tél.: (514) 982-6622  
Ext. de Mt: 1-800-471-SUCO



35 ANS D'HISTOIRE

### Les maladies inflammatoires de l'intestin.

Seule la douleur est prévisible.



Fondation canadienne des maladies inflammatoires de l'intestin

Crohn's and Colitis Foundation of Canada

Avec votre aide, nous trouverons un traitement curatif. 1 800 461-4683

LES ARTS

À QUÉBEC

# Tous à la Caserne!

Trois mois après son ouverture, le lieu de travail de Robert Lepage devient un point de convergence pour les artistes du monde.

RÉMY CHAREST  
CORRESPONDANT  
À QUÉBEC

Un des principaux objectifs de Robert Lepage et de ses collaborateurs, avec la création du centre multidisciplinaire La Caserne Dalhousie, était de freiner considérablement les errances à l'étranger du célèbre metteur en scène. Mieux encore, on faisait le pari audacieux que le monde entier viendrait travailler à Québec, une fois le lieu ouvert. Un pari qui est en bonne voie de se réaliser.

Cette semaine seulement, on pouvait voir simultanément à l'œuvre, dans les salles de la Caserne, le comédien britannique Peter Darling, qui prend la place de Lepage dans *Elseigneur* pour une tournée automnale qui commence au Centre national des arts, à Ottawa, du 9 au 13, avant de partir vers Stanford au Connecticut, New York, Madrid et Dublin, ainsi que l'Argentin d'origine Nestor Saied, qui s'appête à reprendre les rôles des *Aiguilles et l'Opium* pour les trois prochaines années, avec un producteur italien, Segnali, qui le fera voyager en Italie (cinquante dates dans quatorze villes au cours de l'automne), en Espagne et dans l'ensemble de l'Amérique latine.

Pour préparer ces versions italiennes (traduite par le critique italien Franco Quadri) et espagnole (adaptation de Saied lui-même), un producteur et six techniciens sont également venus à Québec afin d'apprendre à bien tirer les ficelles de la mécanique lepagienne. Pour souligner le renversement de tendances, on rappellera que Marc Labrèche avait dû se rendre à Stockholm pour répéter *Les Aiguilles et l'Opium*, à l'automne 1994, au moment de remplacer Lepage dans ce spectacle solo.

Et tout cela n'est qu'un début, puisque des troupes entières doivent venir de l'étranger pour répéter à Québec au cours des prochaines années. En juin prochain, les comédiens du Théâtre royal dramatique de Suède viendront répéter à La Caserne une version en suédois de *La Céléstine*, pièce classique espagnole de Fernando de Rojas qui sera présentée à Stockholm en août 1998. Plus tard, ce sera le tour d'une compagnie d'opéra japonaise, avec laquelle Lepage prépare une version de *La Damnation de Faust*, de Berlioz, pour 1999.

Si elle apporte un peu de stabilité, la Caserne ne signifie pas pour autant que toutes les courses autour du monde sont terminées. Comme le raconte Nestor Saied: «J'avais joué une pièce appelée *In Principio*, en mars 1996, à l'École nationale de théâtre, à Montréal. Et tout le monde faisait des comparaisons sur mon jeu avec celui de Robert Lepage — à ce moment-là, je ne savais pas qui c'était. Mais j'ai voulu voir son travail, et finalement, c'est à Bruxelles que j'ai vu Elseigneur. Ensuite, l'idée est venue de faire *Les Aiguilles...*, et nous nous sommes revus à Palerme et ailleurs encore en Europe pour faire avancer le projet.»

Après ces déplacements internationaux, les deux comédiens ont été frappés par la flexibilité et la disponibilité de Lepage, surtout alors qu'il s'agit de reprendre des rôles qu'il a lui-même créés: «Il est très ouvert aux



Robert Lepage et Nestor Saied

SOURCE: LA CASERNE

propositions qu'on lui fait, explique Nestor Saied. Et il est prêt à essayer des choses, à faire des modifications au spectacle en fonction de ce qu'il voit chez toi, pour s'assurer que tu sois à l'aise.» Peter Darling renchérit, précisant que «lorsqu'il m'a demandé de faire le spectacle, je lui ai dit que je ne pouvais pas du tout le jouer comme lui. Et il m'a dit: "C'est parfait." Je lui ai également indiqué que même si je trouvais sa pièce extrêmement intéressante, j'avais des réserves sur la structure. La plupart des metteurs en scène auraient été horrifiés qu'on leur dise ça, mais Robert s'est montré très ouvert.»

Le travail reste malgré tout exigeant. En plus des aspects acrobatiques et mécaniques de la performance, Nestor Saied a aussi le défi de garder en tête deux textes à la fois différents et très près l'un de l'autre. Peter Darling se confronte pour sa part au souffle qu'exige un spectacle solo: «Quand je finis une scène, j'ai l'impression que je devrais avoir une pause, mais il n'y en a jamais. C'est un étrange sentiment.»

### La saison du Périscope

Mercredi dernier, le théâtre Périscope donnait le coup d'envoi à sa saison 1997-98 et lançait officiellement sa campagne d'abonnements: toujours en attente de subventions des compagnies qui viennent s'y présenter, le théâtre de la rue Crémazie doit toujours attendre ce moment pour concurrencer avec les deux autres théâtres de la ville, capables, en tant que producteurs, de dévoiler leurs programmations au printemps.

Ce qui a été perdu sur le temps pourra être rattrapé par la qualité et la quantité de choses à voir sur cette scène. Au total, huit spectacles prendront l'affiche entre septembre et mai, à commencer par *Le Précepteur* de Michael Mackenzie, une production très appréciée des Montréalais Omnibus, qui font ainsi un retour trop longtemps attendu dans la capitale, du 1<sup>er</sup> au 11 octobre. Viendront ensuite, du 21 octobre au 15 novembre, *Les*

Reines de Normand Chaurette, dans une mise en scène de Gill Champagne pour le Théâtre Blanc, qui présentera aussi au Périscope, toujours dans une mise en scène de Gill Champagne, *Les Guerriers* de Philippe Minyana, du 7 avril au 2 mai.

Autre troupe résidente, le Théâtre Niveau Parking, présentera également deux spectacles au cours de la saison, soit du 10 au 28 mars, *La Demande d'emploi* de l'auteur français Michel Vinaver, où l'on verra Matieu Gaumont, Linda Laplante, Edith Paquet et Rychard Thériault, sous la direction de Lorraine Côté; puis, dans le cadre du Carrefour international de théâtre, du 19 au 23 mai, *Ecce Homo*, création de Michel Nadeau inspirée librement du *Septième Sceau* d'Ingmar Bergman. Une autre production locale, *Sirènes*, de Lise Castonguay, sera présentée par le Collectif Sirènes du 13 au 31 janvier.

Côté visite, le théâtre du Nouvel Ontario viendra tout droit de Sudbury présenter *L'Homme effacé* du dramaturge franco-ontarien Michel Ouellette, dans une mise en scène de Sylvie Dufour, du 25 au 29 novembre. Du 17 au 28 février, on se fera aussi un plaisir d'accueillir le théâtre PâP2 avec *Motel Hélène* de Serge Boucher, dans une mise en scène de René Richard Cyr.

### La Visite guidée

C'est par la visite guidée d'une exposition sur le temps, prétexte à un parcours introspectif de la part du guide, que l'auteur et comédien Michel Lee invite les amateurs de théâtre à venir assister à une pièce originale, qui se promène tous les soirs à 20h30, jusqu'au 14 septembre, dans l'église Saint-Vincent-de-Paul, sur la côte d'Abraham. C'est la deuxième pièce que l'auteur présente à cet endroit: l'année dernière, on y voyait *Le Pont*, exercice assez bien noté sur le suicide. Intitulée en toute logique *La Visite guidée*, la pièce de cette année est mise en scène par Philippe Beaufort. On peut réserver ses places au (418) 525-6604.

TÉLÉVISION

# La série Paparazzi est attendue de pied ferme

## Les photographes de presse craignent une avalanche de clichés et de lieux communs

PAULE DES RIVIÈRES  
LE DEVOIR

Il n'y a pas si longtemps, Réjean Tremblay et Fabienne Larouche devaient fréquemment expliquer le sujet de leur prochaine série télévisée, qui prend l'antenne le mois prochain sur TVA et s'intitule *Paparazzi*. Les explications, on le sait, sont désormais superflues. Quiconque a suivi de près ou de loin les actualités de la semaine connaît maintenant la définition du mot.

Cela ne veut pas dire, cependant, que la télé-série fait l'affaire de tout le monde. Avant même sa diffusion, de nombreux photographes de presse redoutent l'impact de la série sur leur travail. Cette crainte, décuplée depuis le battage publicitaire sur les paparazzi, est cependant bien antérieure au décès de la princesse Diana.

«Connaissant le genre de série que Réjean [Tremblay] fait, ça va plutôt nous faire mal, prédit le photographe Jean Goupil, de *La Presse*. Sans avoir vu la série, je crois que les photographes y seront liés à une agence quelconque et ça risque d'être assez grossier.»

Plusieurs photographes craignent que la série, en ne faisant pas la différence entre les paparazzi et les photographes de presse, provoque la méfiance du public.

La série débute sur un grand scandale politique occasionné par la publication d'une photo-choc en première page d'un magazine. Le cliché montre le premier ministre en gênante position avec une femme qui n'est pas son épouse. Marc Messier et Patrick Goyette jouent deux paparazzi qui ont bien peu de scrupules, qui ne reculent devant rien pour obtenir un cliché qui les rendra riches et célèbres. Même s'ils doivent, au passage, se salir les mains.

Jacques Nadeau, photographe au *Devoir*, estime que la série de Réjean Tremblay et Fabienne Larouche fera plus de mal aux photographes que tout le battage publicitaire autour du rôle des paparazzi dans le décès de la princesse. Car, dit-il, là où la parodie entourant Lady Diana fait un gros boum, la série télévisée s'étendra sur dix semaines. Un peu de sang, un peu de violence, beaucoup de scènes spectaculaires, et voilà le public accroché. Accroché, mais pas nécessairement mieux informé!

M. Nadeau rappelle encore que la discrétion est la pier-

re d'assise du métier de photographe de presse et qu'à partir du moment où il est montré du doigt, les choses se compliquent.

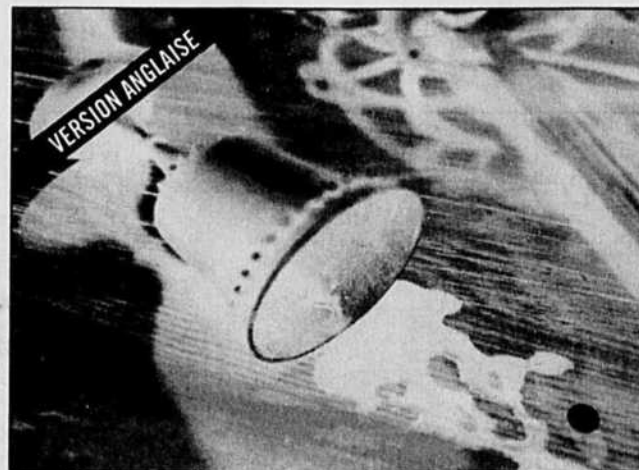
Le photographe Allan McKinnis, du quotidien *The Gazette*, interviewé au terme d'une journée particulièrement difficile alors que le public l'a investie, lui et ses collègues, lorsqu'il essayait tout simplement de photographier le golfeur Tiger Woods, souhaite de tout son cœur que la série contribue à dissiper la confusion autour des paparazzi et des photographes ordinaires. Car, dans le sillon du décès de la princesse Diana, M. McKinnis s'est fait traiter de tous les noms cette semaine. «Notre travail est rendu très difficile», avoue-t-il.

Depuis le tout début du tournage de leur série, Fabienne Larouche et Réjean Tremblay répètent qu'il n'y a pas de paparazzi au Québec et, donc, que leurs héros ne peuvent trouver d'écho dans la réalité québécoise. On a bien le droit d'écrire une fiction, non?

Peut-être bien. Mais les photographes d'ici, échaudés par les commentaires des derniers jours, attendent de pied ferme la série, qui a coté la rondelette somme de 8,9 millions. Surtout que le nombre de téléspectateurs risque, du moins au début, d'être très élevé, étant donné la curiosité nouvelle pour le phénomène. Mais ça, c'est le secret des deux auteurs qui, s'ils succombent à toutes les facilités du sensationnalisme, ont au moins le mérite d'avoir un flair fou.

Normand Blouin, photographe pour l'agence Stock et qui «fait» des photos pour un grand nombre de publications, note qu'il y a eu jusqu'à présent très peu d'émissions ou de séries télévisées montrant le travail du photographe de presse sous un jour un tant soit peu réaliste ou positif. «Souvent, dit-il, les photographes dans les séries ne tiennent même pas leur appareil d'une manière appropriée et ne font jamais le clic au bon moment.» M. Blouin a été peu impressionné par le photographe joué par Michel Barrette dans la série *Scoop* (écrit par le tandem Larouche-Tremblay), peu scrupuleux.

M. Blouin est d'avis que les meilleures images des photographes à la télévision restent encore celles des caméramans lorsqu'ils «prennent» les photographes en train de travailler.



«Un effet saisissant... des inventions captivantes pour l'œil, l'esprit et le cœur.» - Time Magazine

Cette extraordinaire variation sur le *Hamlet* de Shakespeare a pour cadre un château de notre temps, dans lequel les techniques les plus modernes s'allient aux artifices de scène et aux tours de passe-passe les plus conventionnels. Le ténébreux prince du Danemark incarne lui-même tous les personnages de son drame, depuis Claudius et Polonius jusqu'à Gertrude et Ophélie. Une stupéfiante performance de l'acteur britannique Peter Darling, dans un spectacle solo écrit et mis en scène par Robert Lepage.

ÉCLAIRAGES: ALAIN LORTIE ET NANCY MONGRAIN • MUSIQUE ORIGINALE ET CLAVIERS: ROBERT CAUX  
Cette présentation d'*Elsinore* est une co-production du Théâtre anglais du Centre national des Arts.



CENTRE NATIONAL DES ARTS  
NATIONAL ARTS CENTRE  
Les Guichets sont ouverts à partir de 12:00  
tous les jours et le dimanche à partir de 12:00  
lorsqu'il y a une représentation.



613-755-1111  
Ouvert à partir de 8:30  
tous les jours et  
les dimanches à 11:00

# Festival International de Nouvelle danse

30 septembre au 11 octobre 1997

info-danse  
(514) 521.1212

billetterie centrale  
Agora de la danse, 840 rue Cherrier

Billets individuels en vente également au réseau Admission, ainsi qu'aux guichets de la Place des Arts (514) 842.2112  
Forfaits en vente à l'Agora de la danse seulement!

PLACE DES ARTS	MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN	AGORA DE LA DANSE	USINE C
<p>Salle Wilfrid-Pelletier</p> <p>20h30</p> <p>Espagne CIA VICENTE SAEZ 30 septembre un moment de bonheur pur sur le Requiem de Mozart</p> <p>Espagne BALLETTA CRISTINA HOYOS Flamenco pur 10.11 octobre Caminos Andaluces électrisant!</p> <p>Canada 0 VERTIGO Première mondiale La Bête 3.4 octobre d'une beauté baroque</p> <p>Belgique COMPAGNIE PIERRE DROULERS Première nord-américaine 7 octobre petits plaisirs magiques</p> <p>États-Unis STEPHEN PETRONIO COMPANY 9 octobre provocant!</p>	<p>Salle Beverly Webster Rolph</p> <p>19h</p> <p>Portugal COMPANHIA RE.AL 2.3 octobre</p> <p>Canada MÉTASPORA DANSE Irene Stamou 1<sup>er</sup>. 2. 3. 4 octobre</p> <p>Portugal COMPANHIA CLARA ANDERMATT 6.7 octobre</p> <p>Canada MISRASENA Roger Sinha 9.10 octobre</p>	<p>Espace Tangente</p> <p>17h30</p> <p>Canada LOUISE BÉDARD DANSE 4.5 octobre</p> <p>Portugal/Espagne sous le signe du solo VERA MANTERO/MONICA VALENCIANO 7.8.9.10 octobre</p>	<p>Studio</p> <p>19h</p> <p>Portugal COMPANHIA VERA MANTERO 1<sup>er</sup>. 2 octobre jeune chorégraphe hors-la-loi</p> <p>Canada LE CARRÉ DES LOMBES Discordantia 4.5 octobre raffinée et éloquent</p> <p>21h</p> <p>Pays-Bas DANCE CO. LEINE &amp; ROEBANA 7.8 octobre découverte du FIND 95</p> <p>Canada THE HOLY BODY TATTOO 10.11 octobre porte-parole de la fin du siècle</p>

PROGRAMME DE FILMS, PETITS DÉJEUNERS-CAUSERIES, TABLE-RONDE, EXPOSITION ET LA SÉRIE DANSE MIDI, PRÉSENTÉE GRATUITEMENT AU COMPLEXE DES JARDINS DU 30 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE.

FILMS/FLAMENCO 24 au 30 septembre Cinéma québécoise

CAFÉ DU FESTIVAL AGORA DE LA DANSE tous les soirs du Festival à partir de 16h

LES ARTS

MOIS DE LA PHOTO

# Pour en finir avec la matière

Une exposition de prestige en deux volets fait le point sur des pratiques émergentes en photographie actuelle

**PHOTOGRAPHIE ET IMMATERIALITÉ**  
Volet I: Images mentales  
Photographies trompeuses  
Marché Bonsecours  
350, rue Saint-Paul Est  
Jusqu'au 15 octobre

BERNARD LAMARCHE

Le Mois de la photo à Montréal (MdP), pour ne pas être en reste des événements d'envergure qu'il cotoie dans la grille des festivals montréalais, possède son exposition de prestige: *Photographie et Immaterialité* se déploie en deux volets au Marché Bonsecours, lieu de ralliement du MdP. *Images mentales/Photographies trompeuses* et *Les Incorporés*, organisés respectivement par les commissaires Marcel Blouin et Marie-Josée Jean. Deux volets dont le but ultime est moins de défendre une manière ou une autre de faire la photographie mais qui visent essentiellement à faire le point sur des pratiques émergentes en photographie actuelle. Nous reviendrons la semaine prochaine sur le second de ces volets.

**De la minceur de l'image**

Vous avez vu l'exposition *De la minceur de l'image*, présentée en avril dernier à la Galerie Dazibao? Non? Vous méritez rien de moins que la fessée. Cette excellente exposition produite par Nicole Gingras traitait de la dissolution des images, des images qui perdaient de leur substance au point d'en perdre, justement, le nom d'image, n'étant à la limite plus l'image de rien. Cette

minceur de l'image dont parlait alors Gingras, on aurait pu la rapprocher de l'immaterialité que nous présente l'exposition phare de cette édition du MdP. En fait, sa parenté n'est que conceptuelle, vu la présence très physique des images de cette nouvelle exposition, qu'à lire le titre on aurait pu croire plus ténues, pour reprendre la terminologie de Gingras. S'il y a convergence entre les deux expositions, et force est d'admettre que l'une et l'autre pointent dans la même direction, ce point condense également des oppositions notoires.

Là où, dans la première exposition, il y avait une tension entre le moment où une image se forme et le moment suivant où elle se disloque, les images de nature photographique présentées depuis hier au Marché Bonsecours sont beaucoup moins indélicates que les premières. Au contraire, la quasi-monumentalité qu'elles partagent les font basculer dans une matérialité et une physicalité particulièrement insistantes.

Est-il pervers de rapprocher une exposition et un catalogue hors événement d'un événement branché exclusivement sur la photographie? Pas du tout. C'est même strictement pédagogique, presque didactique. D'une part, cela rappelle qu'ailleurs dans l'année, la plupart des galeries exposent de la photographie, qu'elle existe en dehors des lieux de la rampe que lui procure le MdP (même si je sais que l'exemple est déficient, Dazibao étant exclusivement au service de ce support). D'autre part, il s'agit de montrer qu'il s'agit bel et bien là d'une question pertinente et urgente pour ce qui est d'aborder la photographie aujourd'hui.

**Images mentales**

L'immaterialité dont parle ce volet en est une d'idées. Si l'on suit le texte du catalogue produit par Marcel Blouin, directeur de Vox Populi, l'organisme à la source du MdP, elle se situe davantage au niveau du processus créatif, et encore plus en amont, du processus mental, imaginaire, qui précéderait à toute réalisation imagée. Des images de la nature de celles qui sont montrées dans l'exposition, des images trafiquées, de savants collages d'images, l'histoire nous en aura laissé plusieurs. Il suffit de penser aux collages surréalistes, aux photographies de Man Ray ou, plus radicales, à des œuvres dadaïstes pour s'en convaincre. C'est d'ailleurs là où on suit le moins Blouin dans son parcours. Il n'est pas certain, au contraire, que les nouveaux outils qui permettent de modifier les images permettent de se rapprocher d'une image mentale; on pourrait argumenter que celle-ci est d'ailleurs tributaire de ces moyens mis à la disposition des artistes.

Par contre, pas question de tomber dans des querelles ayant trait à la pureté de l'image photographique. On n'a que faire de telles questions, qui ont jalonné l'histoire de la photographie. De fait, cette dernière n'aura probablement jamais été pure: entre instantané et théâtre, entre documentaire et artistique, elle n'aura jamais été exclusivement ni l'un ni l'autre. Il n'en demeure pas moins intéressant de suivre à travers l'histoire les débats à ce sujet.

**Croire aux images**

On dérape? Pas totalement. Vous voyez, s'il n'est pas intéressant de réactiver aujourd'hui de vieilles rengaines au sujet de la pureté de la photographie face aux nouveaux outils tels *Photoshop*, l'ère jurassique dans laquelle nous sommes entrés pose tout de même la question de la crédulité face aux images. Un phénomène qui soulève des questionnements autres que ce à quoi la photographie nous a habitués. En effet, le dinosaure n'est pas seulement là pour vous faire frémir dans la noirceur de la salle de cinéma, il est aussi là pour vous faire douter de vos yeux, puisque cette impossibilité pourtant bien réelle possède toutes les caractéristiques pour vous enlôler. Les images trompeuses obligent

un nouveau rapport à l'image, qui passe invariablement par la croyance que vous allez y porter. On pourrait s'amuser à deviner devant chacune des œuvres présentées la part d'analogique et la part de virtuel ou de manipulation.

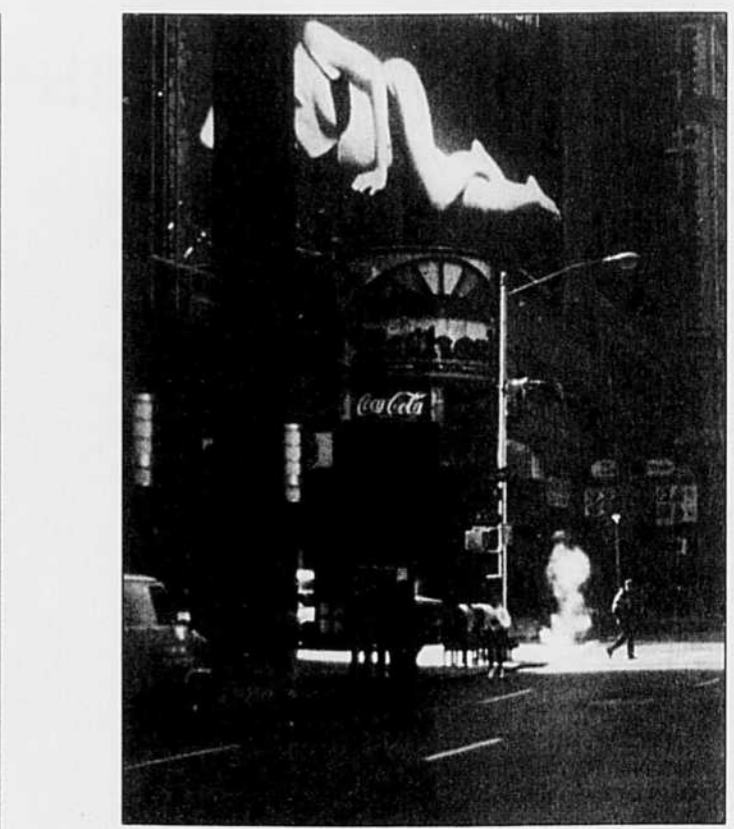
Sauf pour le duo australien Farrel et Parkin, qui touche à une théâtralité moins exacerbée, et celles de Carol Dallaire, résolution sobres, toutes les images des cimaises flottantes de l'exposition passent par un spectaculaire à couper le souffle. Tout spécialement celles de Désirée Dolron et Aziz & Cucher. Mystérieuses, d'une lumière irréaliste, les images composites de Dolron (voir l'affiche du MdP) présentent des portraits retouchés de mutants apparemment atteints de cécité, leurs yeux paraissant faits de verre. D'un effet non moins percutant, mais consommé plus rapidement, on retrouve chez Aziz & Cucher une volonté de rendre étranges des portraits conventionnels. Tous les orifices du visage sont obstrués par des peaux distendues, tous les sens, sauf le toucher, ce qui n'est pas innocent, sont réduits à l'inaction. Les rendus sont presque parfaits, les ruptures absentes. Comme si les ouvertures du visage n'avaient jamais existé.

La photographie n'aura probablement jamais été pure

Sensiblement plus humoristique, Alain Fleischer détourne des lignes de terrains de tennis, ou en bouscule la surface, où il est devenu impossible de jouer. Dans *La Piscine olympique*, la supercherie est beaucoup plus timide. D'ailleurs, on vous laisse le soin de deviner la nature de cette intervention (aucun prix n'est offert). Au contraire de cette dernière production, les paysages de Carol Dallaire (qui, incidemment, faisait partie du Mois de la photo 1995, dans l'exposition *Configurations changeantes*, du commissaire Richard Baillargeon) sont éthérés. Ici, on vous met au défi de trouver les référents, ces bouts de nature n'ont jamais existé. Il n'y a pas de photographie sous ces trames à l'aspect givré. De purs archétypes, des landes que vous avez cru fouler, alors que même en rêve elles étaient peu probables.

N'oubliez pas Erasmus Schröter, un peu esseulé dans son coin de salle (décidément, ce découpage est ingrat). Des plus séduisantes du lot, ces prises de vue de puissantes et futuristes architectures cachent toutefois une réalité renversante: bien réelles, éclairées ici de couleurs vives, ces constructions à l'allure inviolable comptent parmi les 24 000 bunkers de protection allemands laissés le long des côtes euro-ouest-européennes lors des deux guerres mondiales. Très efficaces, immédiates, puissantes, comme la plupart des images de cette exposition, ces images choquent et fascinent.

Exemples de manipulations technologiques, les images de Farrel et Parkin sont parmi les plus intéressantes du groupe. Alors qu'on pourrait croire qu'elles sont de purs collages synthétiques, que les personnages enfermés dans les prothèses médicales évoluent dans des univers fictifs, ces *Black Rooms* nous prennent à rebours et rappellent avec des collages qui n'en sont pas, des images parfaitement conventionnelles. Denses, touffues, et pas moins tordues que les autres, ces images risquent de retenir plus longtemps votre attention: elles laissent dévoiler leur secrets beaucoup moins facilement, et contiennent une foule de détails patiemment sertis. En effet, vous êtes devant la photographie d'un réel décor, grandeur nature, que le duo a construit pour les besoins de cette image, et détruit par la suite. Et avant que vous le demandiez, non, ils ne font pas d'installations. Confondus? Les sceptiques le seront sûrement.



SOURCE: LE MOIS DE LA PHOTO  
Une affiche de Eileen Leier, du collectif Atelier Vox.

## Images publiques

**ATELIER VOX**  
Parties intimes/Private Parts  
Le Mois de la photo à Montréal

BERNARD LAMARCHE

*Parties intimes/Private Parts*: elles arriveront bientôt. Elles s'installent en ville et s'agglutineront sur les murs qui sont la cible préférée des poseurs d'affiches. Non, cela n'a rien à voir avec le controversé Howard Stern. Sans blague. L'Atelier Vox en est responsable. L'Atelier Vox? Un collectif montréalais formé de 12 photographes: Nicholas Amberg, Pierre Blache, Marcel Blouin, Alain Chagnon, Miki Gingras, Suzanne Grégoire, Danielle Hébert, Robert Langlois, Eileen Leier, Franck Michel, Eva Quintas et Elène Tremblay. On le verra bientôt partout, tapissant les murs de la ville, placardant les espaces habituellement réservés à ce que certains appellent l'affichage sauvage. De sauvage, il n'en sera rien ici, ces images, abordant en public le thème du sexe, n'auront rien de sensationnaliste et n'annonceront rien. Ce sont les modes de diffusion de la photographie qui sont abordés ici.

Cette stratégie d'inscription dans le tissu urbain n'a rien de nouveau en soi. Plusieurs artistes sont passés par l'utilisation de panneaux publicitaires, d'affiches, de publicité télévisée, et même par les écrans mouvementés de Time Square, à New York.

L'Atelier Vox en est à sa deuxième excursion dans ce domaine: en 1995, la sortie dans la ville portait un nom beaucoup plus littéral, *Dans la rue/In the Streets*. Cette année, le thème n'est pas le leur, bien qu'ils aient choisi la manière de l'actualiser. *Parties intimes/Private Parts* a d'abord été pensé dans le cadre du Festival international de photographie d'Écosse *FotoFes*, qui, lui, s'est donné comme thème cette année «le sexe». Les images seront installées simultanément en Écosse et à Montréal en septembre et en octobre. De sexe, toutefois — vous verrez si vous sortez de chez vous durant le mois —, il n'y en aura souvent pas plus que la trace.

**Un travail sur la diffusion**

Les artistes se sont donné comme limite de travailler — le mode de diffusion des affiches l'inclut quelque peu — sur l'inscription du privé dans le social, une solution sans doute plus intéressante du point de vue stratégique que de choquer par des images explicitement pornographiques (quoique...). Ce n'est pas qu'elle ne soit pas là, la pornographie, elle est parfois présente sous une forme *soft*, parfois plus explicite mais reléguée à des plans secondaires, parfois elle est abordée par les mythes fondateurs (vous vous souvenez, Adam et Ève?). Prenez cette vue romantique de New York, par Eileen Leier, ou, fantomatique, cette figure publicitaire blanche s'imisce, étrangère à la scène. Ou

encore cette autre, de Franck Michel, qui, dans la vague de documentaires intimistes très implantée au Québec, nous sert cette sensible phrase, sur fond de chambre à coucher désertée: «*Nous avons passé de longs moments à nous taire.*» Cette autre encore, de Nicholas Amberg, similaire, moins romantique, plus directe mais non moins concrète, «*smell, sweat, juice.*»

À les voir, ces images — toutes ne sont pas intéressantes pour les mêmes raisons —, on se rend compte que le sexe imagé, l'érotisme ou la pornographie, appelez ça comme vous voulez (même si les mécanismes de ces divers degrés sont complètement différents), est rendu indirectement, par une forme de médiatisation, sur un mode publicitaire, par citation d'autres images, etc. Une manière qui demeure intéressante, étant donné le mode de présentation privilégié.

**S.O.S. CHRIST**

Essais photographiques: 1963-1968  
Photographies de Michel Saint-Jean  
Galerie de l'UQAM  
1400, rue Berri, salle J-R120  
Jusqu'au 4 octobre

Cette exposition est importante, se-rail-on tenté de dire par la négative, pour ce qu'elle n'est pas. Regardez le programme du MdP, vous remarquerez l'accent mis sur les rétrospectives de photographes connus. Maintenant, à travers ce repérage, considérez celles qui traitent des années 70. Une rétrospective est consacrée à Michel Campeau, dont les racines s'ancrent dans les années 70 et dans «l'activisme social» qui leur est associé. Il y a aussi celle de Gabor Szilasi, au Musée des beaux-arts de Montréal (1954-1996). À leurs côtés, l'exposition de Michel Saint-Jean prend l'allure de parent pauvre alors que, pourtant, elle possède de quelques intérêts très singuliers.

Cette exposition n'est pas rétrospective, et ce n'est pas parce que la production de Saint-Jean n'est pas considérable. Pensez seulement à la série *L'Amérique québécoise*, des années 1963 à 1972, qu'on ne cesse de donner en référence à son sujet, bien qu'elle ait été peu diffusée ici. L'exposition est présentée par le commissaire invité Serge Allaire, spécialiste de la photographie contemporaine au Québec, un des auteurs de l'étude sur l'art des années 60 sous la direction de Francine Couture et commissaire en 1993 de l'exposition *Une tradition documentaire au Québec: Quelle tradition? Quel documentaire?*, où figurait Saint-Jean. L'accrochage est constitué d'inédits: un projet documentaire réalisé entre 1963 et 1968, dont on n'a jamais encore vu de tirages, jadis refusés par les magazines. Sur les routes de lieux de pèlerinage et de culte religieux du Québec, Saint-Jean a capté des processions, des foules attentives, des scènes plus intimistes, ou d'apparence grotesque, des reliquaires et des ex-voto: Saint-Anne-de-Beaupré, Notre-Dame-du-Cap, l'oratoire Saint-Joseph, la crypte-musée du Bon Père Frédéric à Trois-Rivières et la Tour des Martyrs à Saint-Célestin (près de Nicolet).

On retrouve d'anciens modes de vie qui ne sont pas seulement l'apanage des Québécois mais, comme le précise Allaire dans le petit fascicule qui accompagne l'exposition, de tout pèlerin. Ce sont les comportements sociaux qu'épée Saint-Jean, sans jamais tomber dans la vulgarité, le sensationnalisme ou le voyeurisme. Par exemple, la série sur cette dame handicapée, au visage déformé, qui ne la montre pas comme bête de foire mais en souligne ce qu'on croit reconnaître comme une touche d'espièglerie dans le regard. Il faut voir ces images de l'officialité crispée des cortèges religieux et de la prestance figée de son décorum.

Saint-Jean insiste sur qu'on nomme sa pratique «*photographie sociale*». Il joue à accentuer telle attitude trop solennelle, telle mise en scène particulièrement théâtrale. Pour ce qui est de l'histoire de la pratique documentaire, Allaire dit qu'il cherche à produire, pour les années 60, l'histoire déjà beaucoup racontée de la décennie suivante. Une leçon d'histoire, une remise en contexte, et des images prenantes.



SOURCE: LE MOIS DE LA PHOTO  
*Black Room n° 1*, une œuvre du duo australien Farrel & Parkin, 1992-1993.

**LA GRANDE VIRÉE 97**  
**MONTREAL ART CONTEMPORAIN**  
dans les GALERIES D'ART CONTEMPORAIN

À l'occasion de la rentrée culturelle,  
une invitation à découvrir le réseau des galeries d'art contemporain.

**6 SEPTEMBRE 97**  
12h à 20h

Les billets (\$5) pour la navette, qui circulera sans interruption entre les galeries du réseau, sont disponibles au bureau de l'AGAC et le jour même, dans les autobus du circuit. Pour le trajet, surveillez notre encart dans le Devoir du 30 août prochain.

( tél.: 843.3334 )

LE DEVOIR  
RITZ-CARLTON Kempinski Montréal  
Lors de la réservation, dites que c'est pour la Grande Virée 1 800 363-0366

DUPLESSIS  
Véhiculer les arts... c'est aussi notre affaire

Retrouvez la Grande Virée 97 sur Internet: **Tierra del Fuego** <http://www.tierradelfuego.com>

AGAC  
ARTROPE  
BANQUE LAURENTIENNE  
GEOORGES LAOUN OFFICIER  
VIA ROUTE LOCATION AUTOS-CAMIONS  
TÉLÉCITÉ

Nous tenons à remercier le Ministère de la Culture et des Communications du Québec, le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal, le Centre Travail-Québec et la Ville de Montréal.

Jusqu'au 20 septembre 1997

**Les collections montréalaises et la Galerie Dominion: souvenirs de trouvailles**

**GALERIE DOMINION**  
1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

**EXPOSITION**  
5 septembre - 11 octobre  
**DOROTHÉE DESCHAMPS**  
VASES & DESSINS

Guilde canadienne des métiers d'art Québec  
2025, Peel, Montréal H3A 1T6  
Tél.: (514) 849-6091 Fax: 849-7351

# LES ARTS

ARTS VISUELS

## Baie-Saint-Paul: un grand cru

BERNARD LAMARCHE

Baie-Saint-Paul — À la veille de cette septième et dernière couverture du *Symposium de nouvelle peinture du Canada*, qui se terminait dimanche dernier par un encan, vous avez assurément remarqué que les œuvres produites pendant ce long mois de création n'avaient reçu qu'une attention indirecte. C'est fait exprès. Avant que les œuvres puissent être traitées dans le cadre qui nous occupe, encore fallait-il attendre qu'elles soient terminées. Pour la finale, je vous invite à un dernier (et trop rapide, j'en conviens) tour de piste.

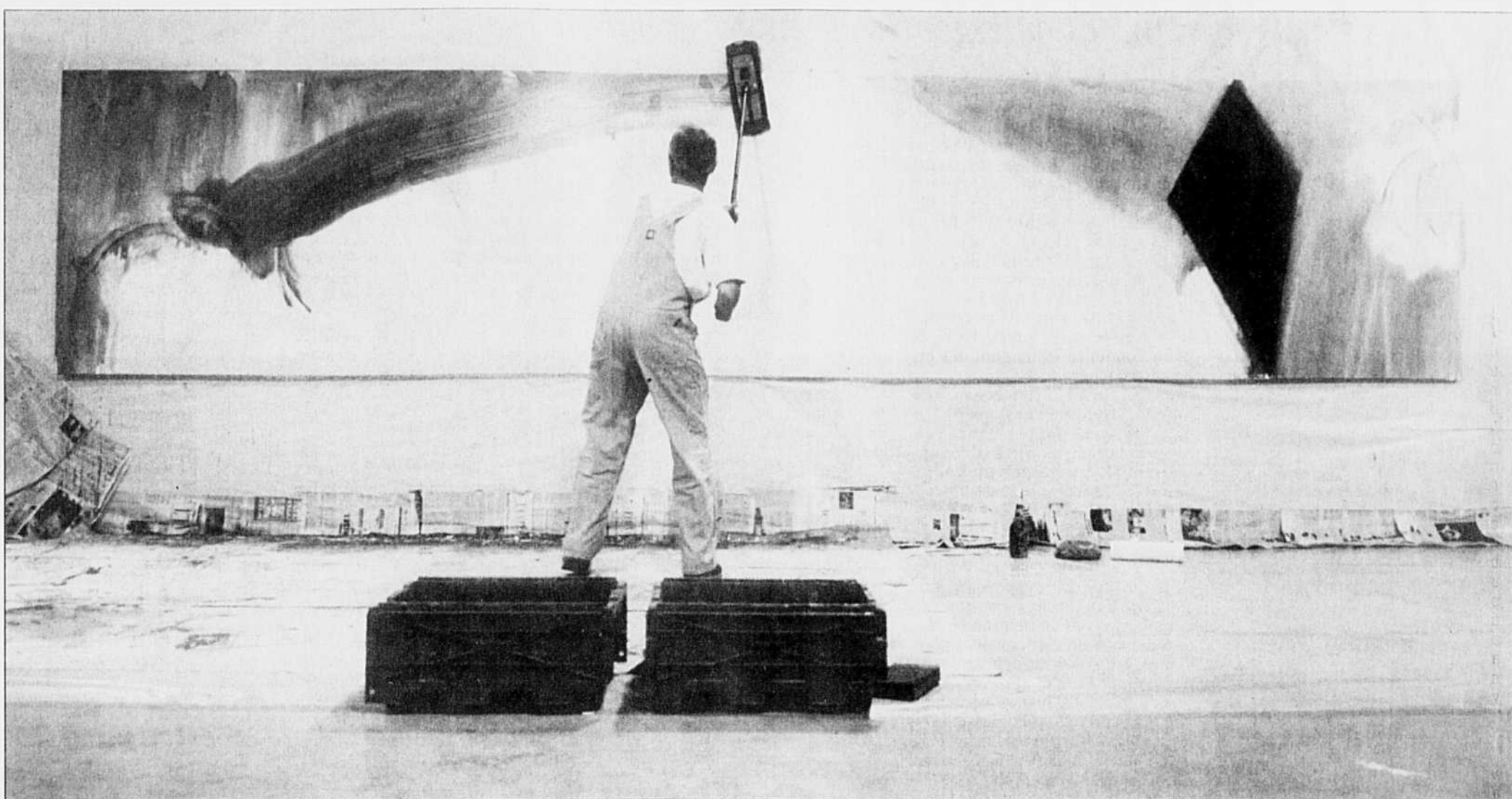
Sachez au départ que plusieurs considèrent cette édition, la quinzième du nom, comme une des plus fortes depuis un moment. Puisqu'elles sont par définition toujours inédites, les comparaisons, contentons-nous d'affirmer que cette année a été à plusieurs égards satisfaisante. Outre notre première visite il y a deux semaines et la récente afin de voir les travaux complétés, non seulement le temps a passé, mais des transformations majeures dans les travaux se sont produites. Dans l'opinion du critique aussi: de mitigée qu'elle était lors du premier passage, la réaction est renversée en un enthousiasme qui, s'il n'est pas totalement débridé, n'en est pas moins renouvelé.

Faut-il rappeler à votre mémoire de lecteur que le thème général caractérisant le processus de création cette année est *Espace...s mémoire*. Les œuvres semblent se compléter si bien que leur réunion dans le même espace semble avoir été l'effet d'un travail serré de conservation. C'est peut-être le signe d'une heureuse sélection.

### La ronde des visiteurs

À peine passé l'escalier qui mène à l'enceinte où se poursuivent les travaux, le premier îlot de travail à se présenter est celui de Peter Krausz. Un grand format est appuyé au mur, vertical, un paysage d'une facture cellulaire. Sa mémoire est de fresques, de vues anciennes et de techniques picturales tirées d'autres époques. À ses côtés, Pnina Gagnon a réalisé de patientes compositions de denses végétations inspirées de quenouilles qui ont fourni la base de tout son travail.

Beaucoup plus tortueuse, exploitant des affects sensiblement plus angoissés, la toile de Fernando Pablo O'Connor, d'Argentine, représente des corps dansants, répétitifs, dans des empâtements sinueux qui se mêlent à la ronde. Dans le haut du tableau, les motifs de chaises semblent s'envoler pour sortir du cadre de la représentation, qui sont repris par un accrochage, dans l'espace, devant le tableau, des chaises qui ont servi de modèles. Avec celles de Georges Nadra et de Pierre Bourgault-Legros, sa production sort de la stricte définition de ce que pourrait être une *peinture-peinture*. À ses côtés, la peinture de Horacio Sapere apparaît d'une sobriété et d'une froideur implacables. La manière avec laquelle il inscrit les lignes graphiques et les lettrages curifs participe d'une simplicité qu'on arrive mal à cerner: épurée, réfléchie ou simplisme trop mince? Ses tableaux accrochés à la galerie Devlin



Pierre Blanchette au travail

YVAN BINET

en ce moment apporteront peut-être la réponse.

Les productions de Phil Irish et de Martin Bureau (oui, oui, Bureau, pas Bruneau, mille excuses!), dont on a déjà parlé, possèdent plusieurs points en commun. Contrairement à ce qu'il avait annoncé, Bureau a concocté deux diptyques de structure similaire: un paysage nuageux, réaliste lorsque vu de loin et dont l'aspect liquide se révèle à l'approche, côtoie un paysage urbain traité de la même manière que la photographie, à l'exception de certaines zones très ciblées de ces vues de villes, qui sont brouillées par le travail de la peinture — des frotis bien placés. Statiques, ces représentations s'animent localement d'un mouvement qui ressemble à celui des bouges en photo. L'impossible photographique révèle par la peinture, une belle idée, connue certes, mais bien travaillée ici. Le polyptyque de Phil Irish regroupe une série de tableaux qui, séparément, pourraient s'avérer inconséquents, mais qui, en groupe, se répondent à merveille: labyrinthes, surfaces abstraites feutrées, vue d'une fontaine embrumée par la peinture, en tout cinq panneaux se répondent très efficacement.

### Projets diversifiés

Carlos Sainte-Marie a créé la seule œuvre prenant en considération la durée propre de l'événement. Chaque jour, il peignait un petit tableau en écho à une anecdote journalière.

Ce calendrier, cette mémoire ponctuelle archivée, sa peinture l'a déjà recouverte à la manière qu'on lui connaît: un large réseau de traits noirs en organisent la surface. À ses côtés, le travail de Natacha Gagné procède avec méthode d'une temporalité correspondant à toute la durée du Symposium: à chaque jour elle a peaufiné un réseau complexe de plis et surtout de minuscules points alignés qui témoignent d'une rigoureuse patience. Une précision remarquable, résultant sur une imagerie qui l'est moins, mais dont on se sépare difficilement. Tout du contraire, Pierre Bourgault-Legros a mené à terme un projet d'emblée indélébile: proche de ses panneaux inscrits d'une carte de voyage, Bourgault-Legros en a ajouté un à cette série, en prenant comme pigment la glaise des fonds marins de la localité.

De Victoria (Colombie-Britannique), Leah Pipe est celle qui a le plus renoncé à son projet initial. Très illustrative, sorte de collage symétrique à l'extrême, l'esquisse de départ s'est modifiée radicalement. Moins léché que prévu, plus violent, son tableau inscrit un nu féminin dans un espace pictural échancre. Un réel travail de transformation, aux trois quarts de l'événement, elle a repris à zéro son travail. Des empâtements de Jean-Sébastien Worsnip, une peinture

de paysage qui peut faire penser à celle de Michael Smith, malgré une matérialité moins appuyée, on ne peut passer à côté du travail du dessin, bien qu'il soit peu présent. Par quelques traits de fusain, il arrive à rehausser une toile qui autrement se détache difficilement de démarches similaires. Dans son cas, il appert que les toiles secondaires qu'il a produites durant le Symposium étaient plus plus convaincantes, plus ciblées dans des formats réduits. Une jeune peinture à suivre.

Etrangement, les deux artistes français impliqués au programme ont produit des œuvres monumentales toutes les deux inscrites dans des formats carrés. De factures différentes, les toiles de Georges Nadra et de François Jeune exploitent la grille, le premier en rythmant sa toile de traits de crayon rappelant à la fois des barbelés et les briques d'un mur, le second en demultipliant les tableaux dans le tableau dans une composition dense. Là où le premier, par certaines zones de matière picturale, brise la régularité de son format et de la grille qu'il supporte, le second systématisait une approche qui rappelle le Matisse de l'*Atelier rouge*.

En fin de parcours, reste la pièce de Pierre Blanchette. Les amateurs de sa peinture ne seront pas déçus. Plus forte, à mon avis, que celles qui

sont présentées au Centre d'exposition, sans doute à cause d'un format très horizontal plus risqué, son œuvre oblige un balayage visuel et induit un déplacement du spectateur dans l'espace qui répond aux espaces picturaux que sa peinture propose. Dans ce cas, sa peinture est moins instruite d'une mémoire spécifique à l'événement, proche de ses habitudes, mais

elle s'est imposée une contrainte incontournable dès le début de sa réalisation, ce qui demeure proche de l'esprit du Symposium.

Toutes des œuvres, sauf celle de Bourgault-Legros, nous dit-on, sans de plus amples explications, qui viendront engraisser la collection permanente du Centre d'exposition de Baie-Saint-Paul.



Certains des artistes du Symposium de Baie-Saint-Paul réunis devant l'œuvre de Fernando Pablo O'Connor. Dans l'ordre habituel, Horacio Sadere, Pierre Blanchette, Pnina Gagnon, Natacha Gagné, Fernando Pablo O'Connor et Georges Nadra.

EXPOSITION RÉTROSPECTIVE

ARTHUR LISMER, A.R.C.  
(1885-1969)

DU 6 AU 20 SEPTEMBRE

catalogue: 20,00 \$

Nous remercions le Musée des beaux-arts de Montréal, le Musée du Québec, l'Université McGill et les collectionneurs particuliers de nous avoir gracieusement prêté leurs tableaux.

Sans leur collaboration, cette exposition n'aurait pas eu lieu.

GALERIE WALTER KLINKHOFF INC.  
1200, RUE SHERBROOKE O., MONTREAL, QUÉ. H3A 1H6 (514) 288-7306

PATERSON EWEN

ENTRE CIEL ET TERRE



Paterson Ewen, *Le Centre de l'île au golfe Gaspé*, 1976. Femme assise et flammes en noir, gouache et crayon sur papier, 229 x 244 cm. Collection Musée des beaux-arts de Montréal, Québec. Donné en 1994. Photo: Carlo Cazzetta. Reproduction autorisée et mise en circulation par le Musée des beaux-arts de Montréal, Québec.

JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997

À VOIR ACTUELLEMENT AU MUSÉE

GUILLAUME BIJL — JUSQU'AU 21 SEPTEMBRE 1997

DANIEL VILLENEUVE — SUITE # 6 — JUSQU'AU 19 OCTOBRE 1997

IRENE F. WHITOME — JUSQU'AU 26 OCTOBRE 1997



MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest — Téléphone: (514) 847-6212



LE DEVOIR



## ASTÉRIX L'EXPOSITION

UNE AVENTURE À TRAVERS 300 ŒUVRES

Jusqu'au 16 novembre 1997

Une nouvelle aventure d'Astérix vous attend au Musée des beaux-arts de Montréal. À travers les sympathiques personnages de la bande dessinée, découvrez les richesses de la civilisation celte et de l'art gallo-romain. Suivez le guide Astérix!



MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL

Ouvert du mardi au dimanche de 11 h à 18 h (jusqu'à 21 h le mercredi).  
Pavillon Benajah Gibb, 1379, rue Sherbrooke Ouest. Information: (514) 285-2000 www.mbam.qc.ca



Une présentation de

Montréal



METRO



# À LA TÉLÉVISION

## LE DEVOIR

### SAMEDI

#### NOS CHOIX

**FUNÉRAILLES DE DIANA**  
Diffusion en direct des funérailles de Lady Diana.  
**Radio-Canada, 5h, 11h30;**  
**RDI, 5h, 17h30;**  
**TVA, 4h30, midi.**

**OMNIUM CANADIEN BELL**  
Troisième ronde de ce tournoi qui se tient au club de golf de l'île Bizard. La coqueluche et révélation Tiger Woods y sera.  
**TVA, 14h**

**BIOGRAPHIES**  
Portrait de l'auteur de science fiction Ray Bradbury.  
**Canal D, 21h**

Paule des Rivières

### CINÉMA

#### AU PETIT ÉCRAN

##### MAD MAX AU-DELÀ DU DÔME DU TONNERRE

(4) (Mad Max Beyond Thunderdome) Aust. 1985. Science-fiction de G. Miller et G. Ogilvie avec Mel Gibson, Tina Turner et Helen Buday. Dans un monde dévasté par une guerre nucléaire, un aventurier est recueilli par une bande d'enfants qui le prennent pour un messie.  
**TVA 20h30**

##### SÉDUCTION FATALE

(4) (The Last Seduction) É.-U. 1993. Drame policier de J. Dahl avec Linda Fiorentino, Peter Berg et Bill Pullman. Une femme machiavélique séduit un jeune homme inoffensif afin de l'amener à tuer son mari à qui elle a dérobé une forte somme.  
**TQS 20h30**

##### INTERDIT D'AMOUR

(4) Fr. 1991. Drame de C. Corsini avec Maxime Leroux, Maxime de Jode et Nathalie Richard. Un garçonnet maltraité par sa mère est placé dans un foyer d'accueil où sa nouvelle famille s'emploie à le sortir de son mutisme.  
**TQ 21h**



##### JULIA

(3) É.-U. 1977. Drame psychologique de F. Zinnemann avec Jane Fonda, Vanessa Redgrave et Jason Robards. Une dramaturge retrouve une amie de jeunesse engagée dans la résistance anti-nazie.  
**Canal D minuit**

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
2 (2) 4 (4)	Chapeau melon et bottes de cuir (16:00)	Jeune Indiana Jones	Le Téléjournal	C'est juste une farce!	Un Gars, une Fille	Baseball / Phillies - Expos						Le Téléjournal	Les Nouvelles du sport (22:57)	Cinéma / TEMOIN À TUER (4) avec Brian Dennehy, Aidan Quinn (23:15)	
6 (7) 9 (9)															
9 (11) 12 (12)															
13 (13)															
4 (5) 6 (6)	Omnium canadien Bell (14:00)		Le TVA	Cinéma / ERNEST À L'ÉCOLE (6) avec Jim Varney, Linda Kash										Le TVA	TVA Sports (23:24) / Loteries (23:39) / Cinéma (23:52)
7 (8) 9 (9)															
10 (11) 13 (13)															
40 (40)															
15 (17) 24 (24)	Cinéma / ROCK-O-RICO (4) Dessins animés (16:00)	Mais où se cache Carmen Sandiego?	Skippy	National Geographic		On aura tout vu	Québec plein écran			Cinéma / AU PAYS DES JULIETS (5) avec Claire Nebout, Maria Schneider		Cinéma / ALINE (6) avec Philippe Volter, Véronique Quinn			
30 (30) 46 (46)															
2 (4) 16 (16)	Box Office	Habitation	Grand Journal (2) Hebdo Sports (17:40)	Le Chaînon manquant / B. Pelletier	Cinéma / LES JEUNES NINJAS 2 (5) avec Stephen Furst, Ted Jan Roberts					Cinéma / SÉDUCTION FATALE (4) avec Linda Fiorentino, Peter Berg		Le Grand Journal (22:47)	@ Arobas (23:17)		
30 (35) 49 (49)															
5 (6)	Baseball / Rangers - Blue Jays (16:00)					Saturday Report	Empty Nest	Liberty Street		Cinéma / NAKED LUNCH (4) avec Peter Weller, Judy Davis		Saturday Evening News	Cinéma / THE ADJUSTER (3)		
4 (4)															
8 (8) 13 (13)	Bell Canadian Open Golf (14:00)		Newsline	Regional...	Entertainment Now	Dr. Quinn, Medicine Woman	Highlights of Princess Diana's Funeral	FX: The Series				CTV News	Nightline		
12 (12)			Pulse	Country Prof.	Star Trek: Voyager								Pulse / Sports		
8 (8)	Football collégial / Pittsburgh - Penn State OU Northwestern - Wake Forest (15:30)				Wheel of... Jeopardy	News Pub	Football collégial / Florida State - USC					News	Psi Factor		
13 (13)													Hard Copy		
22 (22)						Star Trek: Deep Space Nine						Baywatch			
3 (3)	U.S. Open Tennis (11:00)				Entertainment this Week	Dr. Quinn, Medicine Woman	Early Edition	Walker, Texas Ranger				News	Hercules		
8 (8)					Touch of Love Jeopardy								Xena		
5 (5)	NCAA Football / Georgia Tech - Notre-Dame (14:30)		News	NBC News	Home Improv.	The Pretender	Profiler						Saturday Night Live		
10 (10)					Inside Edition	Siskel & Ebert									
33 (33)	People Near	Antiques Roadshow	The Lawrence Welk Show	Mulberry	Being Served?	Keeping Up... Thin Blue Line	Austin City Limits / Shawn Colvin	Cinéma / KNIFE IN THE WATER (3)					On Tour (23:35)		
57 (57)	Whales of...	Washington... Wall Street...	N.Y. Week	Inside Albany	The Editors	McLaughlin Gr.	The Unknown Marx Brothers	Red Dwarf (22:05)					On Tour		
6 (6)	Xena... (16:00)	Bugs Bunny and Tweety Show	News	Focus Ontario	Profiles of Nature	PSI Factor	Early Edition	The Toughest Break				Global News	Sat. Night Live		
24 (24)	Wishb... (16:00)	Runaway Bay	Round the...	Escape from Jupiter	Journeys	Cinéma / HOW GREEN WAS MY VALLEY (3) avec Walter Pidgeon	Conv. (22:05)	Cinéma / THE QUIET MAN (3) avec John Wayne							
RDS	Football LCF / Alouettes - Tiger-Cats (16:00)				Sportsdesk	Nascar Winston Cup						Sportsdesk			
TV5	Vins et...	Journal suisse	Pyramide...	Thalassa	Journal FR2	Jeux sans frontières	Vue sur la mer (21:15)	Journal belge				Daniel Bélanger	Bon Week-end		
CF	Soeur volante	Radio Enfer	Chair de poule	Les Jules	Sport Académie	Joy. Naufragés	Premières...								
MP	Vox Pop		Musique vidéo		Box-office	Perfecto	MTV Awards						Bouge de là		
MM	VideoF. (14:30)	Daily R.S.V.P.		MuchMegaHits	Fax	Spotlight	Start Me Up	Big Ticket / The Cure: London				VideoFlow	Beavis & Butt-Head		
SE	Un Héros très discret (17:05)				Blake... (18:50)	Détective en herbe (19:35)	Phénomène						Assassins (23:05)		
YTV	Flipper	Eerie Indiana	Shirley Holmes	Reboot	Buffy the Vampire Slayer	Goosebumps	Are You Afraid of the Dark?	Anti-Gravity	Deepwater...	Super Dave...			Nighthood	Sailor Moon	
RDI	Journal FR2	Aujourd'hui	Funérailles de la princesse Diana					Le Journal RDI	Scully RDI	Trajectoires		Cdn à Tokyo	Diana, princesse du peuple		
D	Cinéma / FRANKENSTEIN... (16:00)	Cinéma des...	Samedi de rire	Animalier	En rappel / Le Groupe Sanguin 2	Britanis ou la croisière d'une vie	Biographies / Ray Bradbury	Chine: l'éveil du dragon (4/4)					Concerts Jazz: Ginette Reno		

Classification des films: (1) Chef-d'œuvre — (2) Excellent — (3) Très bon — (4) Bon — (5) Passable — (6) Médiocre — (7) Minable

### DIMANCHE

#### NOS CHOIX

**GRAND PRIX D'ITALIE**  
Treizième Grand Prix de Formule 1, sur le célèbre circuit de Monza.  
**RDS, 7h**

**TROC MADE IN QUÉBEC**  
Une bonne occasion de revoir l'excellent documentaire sur l'histoire de l'usine Kenworth, qui est en fait un portrait du syndicalisme au Québec et des nouveaux rapports de force du monde du travail.  
**RDI, 10h**

**DÉCOUVERTE**  
Exploration du volcan Kilauea, d'Hawaï. Aussi, un reportage sur les greffes d'organes d'animaux chez les hommes.  
**Radio-Canada, 18h30**

**LA SUISSE ET LA GUERRE**  
Débat sur la Suisse et l'Allemagne nazie durant la Deuxième Guerre mondiale.  
**TV5, 21h30**

**AU DELÀ DES APPARENCES**  
Denise Bombardier inaugure sa nouvelle émission avec une entrevue avec Mario Tremblay; elle anime également un débat sur le comportement et le rôle des Noirs occupant des postes à haute visibilité dans notre société.  
**Radio-Canada, 22h25**

Paule des Rivières

### CINÉMA

#### AU PETIT ÉCRAN

##### LE FILS UNIQUE

(4) Fr. 1995. Drame policier de P. Jamin avec Roger Hanin, Philippe Bas et Roger Souza. Alors qu'il dirige une opération afin de démanteler un trafic de crack, un commissaire est confronté au désarroi d'un jeune toxicomane.  
**Canal D 20h**

##### SANS PAROLE

(4) (Speechless) É.-U. 1994. Comédie sentimentale de R. Underwood avec Michael Keaton, Geena Davis et Christopher Reeve. Un rédacteur qui écrit les discours d'un politicien tombe amoureux d'une jeune femme qui exerce le même métier pour le compte d'un candidat rival.  
**TQS 21h**



**JUSQU'AU BOUT DU MONDE**  
(4) All. 1991. Science-fiction de W. Wenders avec Solveig Dommartin, William Hurt et Sam Neill. Parcoursant le monde pour remplir une mission secrète, le fils d'un inventeur est pourchassé par divers individus, dont une jeune femme qui s'est éprise de lui.  
**SRC 22h20**

##### LA FLEUR SAUVAGE

(4) (Wildflower) É.-U. 1991. Drame psychologique de D. Keaton avec Beau Bridges, Susan Blakely et Patricia Arquette. En Géorgie, dans les années 30, un frère et une sœur se lient d'amitié avec un adolescent épileptique qui vit en reclus sous la domination de son beau-père.  
**TQ 22h35**

CANAUX	16h30	17h00	17h30	18h00	18h30	19h00	19h30	20h00	20h30	21h00	21h30	22h00	22h30	23h00	23h30
2 (2) 4 (4)	Les Grands Prix de Formule 1 1997 / Grand Prix d'Italie (15:30)	Zap	Le Téléjournal	Découverte			Christiane Charette en direct - Spécial de la rentrée			Les Beaux Dimanches / Satie et Suzanne		Le Téléjournal	Au-delà des apparences / Mario Tremblay, Luck Mervil (22:25)	Sport (23:27) / Cinéma / JUSQU'AU BOUT DU MONDE (4) (23:48)	
6 (7) 9 (9)															
9 (11) 12 (12)															
13 (13)															
4 (5) 6 (6)	Golf / Omnium canadien Bell (13:00)		Le TVA	Drôle de vidéo	Chacun son tour					Cinéma / LES ROBERSON ENQUÊTENT (5) avec Chevy Chase, Jack Palance		Le TVA	TVA Sports (22:24) / Loteries (22:39)	Pub (23:15)	
7 (8) 9 (9)															
10 (11) 13 (13)															
40 (40)															
15 (17) 24 (24)	Cinéma / ALICE DE L'AUTRE CÔTÉ DU MIROIR (5) (16:00)	Carmen Sandiego	Échidné... pour durer	Exploration		Médecine approuvée		En pleine nature		Cinéma / INTERDIT D'AMOUR (4) avec Maxime Leroux, Maxime de Jode		Cinéma / LA FLEUR SAUVAGE (4) avec Beau Bridges, Susan Blakely (22:35)			
30 (30) 46 (46)															
2 (4) 16 (16)	Passion plein air	Pas si bête que ça!	Le Grand Journal	Hercule		Accès interdit		Méchant Malade / Ghislain Taschereau, Sylvie Legault, Pierre Brassard		Cinéma / SANS PAROLE (4) avec Michael Keaton, Geena Davis		Le Grand Journal (23:08)			
30 (35) 49 (49)															
5 (6)	Football canadien (14:00)	Wonder Years	Street Cents	World of Disney (1/2)	Road to Avonlea	Wind at My Back		Life & Times		Sunday Report		Venture: In Business (22:25)	Sports Late Night		
4 (4)															
8 (8) 13 (13)	Bell Canadian Open Golf (13:00)		Newsline	Family Play.	The Trans Canada Trail	Comedy Now		Cinéma / GRIDLOCK (6) avec David Hasselhoff, Kathy Ireland					CTV News	Nightline	
12 (12)			Pulse	Travel, Travel		Neon Rider								Pulse / Sports	
8 (8)	World Cup Qualifier / USA vs Costa Rica (15:30)		News	ABC News	World Gymnastics Championships	America's Funniest Home Videos		ABC News Special / Men Are from Mars, Women Are from Venus...					News	Pub	
13 (13)														E.T. This Week	
22 (22)			ABC News	M*A*S*H										High Incident	
3 (3)	U.S. Open Tennis Finals (14:00)				60 Minutes	Touched by an Angel		Cinéma / A FATHER FOR CHARLIE (5) avec Louis Gossett Jr, Joseph Mazzello					News/Seinfeld	Limits (23:45)	
8 (8)													News	Jag	
5 (5)	Pub (16:00)		High... Golf	NBC News	Dateline NBC	Men Behaving Badly	Cinéma / LETHAL WEAPON II (4) avec Mel Gibson, Danny Glover						Viper		
10 (10)	Pub (16:00)		Siskel & Ebert										News	Extra... (23:35)	
33 (33)	Financial Future	National Geographic / Sharks	This Land is Ours		Eyewitness	Naturescene	Nature / Spirit of the Sound	Sister Wendy's Story of Painting		Cinéma / SAVE THE TIGER (4) avec Jack Lemmon			Mystery! (23:40)		
57 (57)	Peter, Paul & Mommy Too (16:25)			Happy Birthday George Gershwin (18:35)				Great Moments in Opera (20:45)						Cinéma (23:40)	
6 (6)	Beetlejuice	The Simpsons	News	Sportsline	60 Minutes	Caroline... City	Fired Up	The X-Files		The Outer Limits			News	Sportsline	
24 (24)	...Ticket (16:00)	Samson and Sally	Inquiring Minds	Journeys	Anishinabe	Woman Being	Hamish Macbeth 3	View from Here / Invisible Nation		Allan Gregg	Dialogue		Imprint		
TSN	...Racing (15:00)	CONCACAF: World Cup Qualifying Soccer		NFL Primetime			Football / Cowboys - Cardinals						Sportsdesk		
RDS	Indy (15:00)	U.S. Open			Sports 30 Mag								Sports 30 Mag	Soccer	
TV5	Télétourisme	Journal suisse	Montagne	Outremers	Tourisme / Jeu	Journal FR2	Bons Baisers d'Amérique	Grandes Énigmes de la science		La Suisse et la Guerre			Journal belge		
CF	Soeur volante	Ma sorcière...	Les Aventures de Sinbad	Chahut Bahut	Joy. Naufragés	Premières...									
MP	M. v. (15:00)	Flashback		Musique vidéo			Du Rave à la réalité	Musique vidéo					Du Rave à la réalité		
MM	Fax	Daily R.S.V.P.		MuchMegaHits			Combat des Clips	1997 MTV Video Music Awards						Fax	
SE	Le Premier Chevalier (15:00)	Le Crime du siècle (17:15)			Passions d'automne (19:10)			Le Grill Spitfire					L'Inconnu		
YTV	Cinéma / HATARI (3) (14:00)	Charlie Brown	Beatrix Potter	My Hometown	Lassie	Reboot	Flipper	Jack & the Kid		Are You Afraid	Deepwater...	Anti-Gravity	Cinéma		
RDI	Le Journal FR2	Aujourd'hui	Bull. jeunes	Coup d'oeil Mtl	Cdn à Tokyo	RDI Week-End	Entrée des...	Grands Reportages		Le Journal RDI	Scully RDI	Point de presse	Second Regard	Pacifique	
D	Cinéma / LES GRANDES... (16:00)	Cinéma...													



## De la symphonie avant toute chose

FRANÇOIS TOUSIGNANT

Pour saluer la rentrée, une salve de deux coups de gros canons. Le choix n'est pas si curieux: le compositeur Peter Cornelius a lancé une expression qui a terrorisé une partie du monde musical conservateur européen au XIX<sup>e</sup> siècle. Le Panthéon: Bach, Beethoven, Berlioz. Hans von Bülow, après avoir renoncé à la «nouvelle» esthétique, remodela la formule dans sa version actuelle: Bach, Beethoven, Brahms. Un aperçu, donc, des deux troisièmes «B».

### BRAHMS — SYMPHONIES

Johannes Brahms: Les Quatre Symphonies (n° 1 en do mineur, op. 68; n° 2 en ré majeur, op. 73; n° 3 en fa majeur, op. 90; n° 4 en mi mineur, op. 98); Variations sur un thème de Haydn, op. 56a; Ouverture de fêtes académiques, op. 80. Scottish Chamber Orchestra. Dir.: Sir Charles Mackerras. Coffret de trois disques; durée totale: 2 h 20 min 30 sec. Telarc Digital CD80450

La pochette annonce une particularité: «Dans le style des exécutions originales de Meiningen», cette petite ville à bon orchestre où Brahms aimait diriger ses symphonies. Vérifications faites, cela tient en fait à deux choses. La première, à la dimension de l'orchestre ici utilisé par Sir Charles Mackerras, relativement identique à celui de Meiningen, et au fait qu'on utilise ici les résultats des travaux de la Nouvelle Édition Brahms (Neue Brahms Ausgabe) dont le premier volume a été publié l'an dernier, édition critique des œuvres qui veut raffiner notre connaissance de ce répertoire.

L'écoute attentive révèle quelques différences de phrasé et de dynamique qui, sans se révéler fondamentales, montrent un Brahms soucieux de la variation de l'articulation des motifs présentés et surtout développés. La disposition de l'orchestre est aussi intéressante. Selon les indications de Brahms, les violons sont situés de chaque côté du chef — les premiers à gauche, les seconds à droite —, en accord avec une tradition de l'époque. Cela crée des effets d'écho, de dialogue et de réponses que la stéréophonie rend avec le plus grand bonheur et qui allègent le ton.

De plus, l'étude des sources permet à Mackerras de modeler différemment des lignes que la mémoire nous avait fait penser différemment. N'ayant pu mettre la main sur cette nouvelle édition, il faut donc se fier à l'intégrité reconnue du chef pour admettre comme «authentiques» ces dérogements à nos habitudes. Rassurez-vous, il n'y a rien de véritablement gênant.

En fin musicien, Sir Charles met à profit toutes ces mises à jour pour encore éclaircir le déroulement du discours. Certains passages plus harmoniquement sombres prennent une épaisseur encore plus dramatique (je pense entre autres à la fin du développement de la troisième symphonie, à certains enchaînements de la première et à plusieurs pages de la quatrième) lorsque mis en relief sur un tissu plus ciselé.

De plus, comme le volume des cordes est moins imposant, les vents prennent encore mieux leur place de participants actifs au discours, et le contrebasson souligne admirablement bien les basses. Si l'ensemble reste toujours massif, un rendu lourd de convenance cède la place à un peu de vie et de lumière.

C'est ce qui fait regretter qu'en dépit de ce qui est écrit dans le livret, le chef ne sache imprimer plus de passion aux symphonies. En cela, il rejoint nombre de ses collègues

qui savent offrir des intégrales valables sans être toujours pleinement satisfaisantes.

Puisque je mentionne le livret, une fois n'est pas coutume, je me permets de souligner sa (très très) mauvaise traduction. Quand on produit un document contenant de tels renseignements, il est dommage d'avoir à supporter une traduction si moche que cela devient parfois illisible.

Pourtant, si vous hésitez devant l'achat, il est une chose qui fera pencher les curieux en faveur de ce coffret. On y entend la version «originelle» du deuxième mouvement de la première symphonie, reconstruite à partir de parties retrouvées à Londres et dans les affaires de Brahms. On sait que ce dernier avait l'habitude de remanier ses pièces. Ici, on a droit à une immense leçon de composition. On entend ce que le génie trouve de non satisfaisant dans son œuvre et comment il trouve les réponses géniales qui le combleront: poursuite d'une modulation, retrait d'un thème plus faible, poursuite d'un développement mélodique, etc.: on apprécie d'autant ce mouvement quand on voit d'où il vient. À ma connaissance, il s'agit d'une première version en disque compact.

En complément, les Variations sur un thème de Haydn et l'ouverture «Académique». Mêmes remarques que pour les symphonies, à ceci près que la joie de l'ouverture est une des plus estudiantines que j'aie entendues. L'arrivée jubilatoire du *Gaudeamus Igitur* est un pur soleil que le travail «académique» ne peut ennuager. Somme toute, une intégrale intéressante et stimulante, même si une certaine «tradition» me fera encore préférer l'interprétation et le souffle de Bruno Walter ou de la nouvelle version de Kurt Masur.

### BERLIOZ — FANTASTIQUE

Hector Berlioz: Symphonie fantastique, op. 14; Tristia, op. 18. Orchestre symphonique de Cleveland. Dir.: Pierre Boulez. Durée: 71 min 39 sec. DGG 453 432-2

Attendu, espéré, ardemment désiré (surtout après avoir été alléché par les publicités de revues européennes), voici enfin la vision Boulez de la *Fantastique*. Comme il s'agit d'une œuvre romantique et à programme, vous me pardonnerez de suivre ce sentier pour nous en parler.

*Réveries*. L'orchestre frémit. La mélodie hésite, nimbée; les cordes en sourdine sont idéales (est-ce bien Cleveland? Alors, la technique de direction peut tout). Le sentiment s'intensifie; le chef hésite poétiquement entre pudeur et élans passionnés. *Passions*: sans excès débordants, donc tellement plus juvéniles et pressantes. La précision rythmique ajoute à la souplesse du rythme.

*Un Bal*: là où la valse ne se fait plus ordinaire, plutôt le véhicule aristocratique et séduisant d'une idée et d'une pensée. L'émotion n'est plus dans le contexte, elle naît du texte lui-même où Boulez la trouve. Encore une fois, avec transparence. L'orchestre sonne merveilleusement, comme jamais; même les motifs d'accompagnement, dont Berlioz était si fier, sont audibles dans leur poésie, la clarté des graves et des bois est étourdissante, vertige de la danse. On comprend ce que veut dire «orchestre moderne», et les bizarreries harmoniques sont stimulantes ainsi rendues. Même l'expression «mélodie de timbre» va prendre un sens concret pour ceux qui ont encore

maillé à partir avec ce concept.

*Scène au champ*, qui, ailleurs, ennuie souvent après ses effets. Ici, pas de longueurs; on succombe à la fascination du rythme de la mélodie, de l'enchaînement de tableaux (sonores et émotifs). Les violons ne sont pas de l'OSM, cela s'entend. Tant pis.

Petite chute pour la *Marche au Supplice*. Où sont mes effets de théâtre chéris, ces coups de démenche que Barenboim m'avait transmis, cette vision exacerbée de Dutoit? Boulez est ici trop retenu, comme s'il avait peur de lui-même. Tout cela se rattrape dans la *Nuit de Sabbat*. Orgie dantesque et délirante où, par la précision de sa baguette, le chef nous tient sur le bord de notre chaise, faisant grincer au superlatif le grinçant et se délectant de ce festival de couleurs sonores inouïes. Le pire, le plus écorchant, se trouve dans le ton résolument «léger» de cette vision, comme si sorcières et diabolins avaient subi une cure d'amalgamisme pour alléger leurs ébats. La cloche lugubre saura ramener la teinte macabre. Ouf, à la cadence finale, on explose, même si le spectacle aurait pu être plus tonitruant. On a les oreilles tellement pleines après cette fantastique écoute que *Tristia* vient poser un baume réparateur. Belle œuvre, méconnue malgré sa fin géniale, que vous aurez plaisir à découvrir.

TELARC DIGITAL  
29 811 300-80450

**BRAHMS**  
The Four Symphonies

THE STYLE OF THE ORIGINAL MEININGEN PERFORMANCES  
ACADEMIC FESTIVAL OVERTURE  
VARIATIONS ON A THEME BY JOSEPH HAYDN

SIR CHARLES MACKERRAS  
SCOTTISH CHAMBER ORCHESTRA

# S.O.A.P.

dance theatre frankfurt  
chorégraphie : RUI HORTA  
musique: KOEN BRANDT

c'est la danse des nouvelles générations, une danse jeune et musclée, une danse qui puise une partie de son énergie dans le rock, mais entièrement chorégraphiée et maîtrisée. explosif!  
- Le FIGARO, PARIS

terrible et sensuel, S.O.A.P. époustouffle par sa maîtrise technique, son énergie musclée, la précision de ses huit extraordinaires interprètes.  
- Le SOIR, BRUXELLES

une rafale d'énergie, une vision impeccable de la danse.  
- THE JAPAN TIMES, TOKYO

des images d'une sensualité à la fois séductrice et troublante. une équipe d'une créativité intarissable.  
- BERLINER MORGENPOST, BERLIN

le «show» de l'année, absolument fascinant!  
- NOW, TORONTO

object constant

à Montréal pour 4 soirs seulement  
10, 11, 12, 13 septembre

à l'USINE C  
réservations / guichet: 521-4493  
réseau Admission: 790-1245

23\$ / 18\$

une présentation **USINE C** en collaboration avec GOETHE-INSTITUT MONTREAL



JE DONNE, JE CHANGE

Centraide  
du Grand Montréal  
288-1261

# N.B.

À LA  
CHAÎNE CULTURELLE FM  
DE RADIO-CANADA

www.radio-canada.com

100,9 CHICOUTIMI • 98,3 MONCTON • 100,7 MONTRÉAL • 102,5 OTTAWA-HULL • 95,3 QUÉBEC • 101,5 RIMOUSKI • 90,7 SHERBROOKE • 90,3 TORONTO • 104,3 TROIS-RIVIÈRES

**APATRIDE**, d'ABLA FARHOUD, première **RADIOFICTION EN DIRECT** de Toronto. Comédiens : Danièle Lorain, David Francis, Marianne Lambert, Jason Knight, Barna Moricz et Balazs Koos. Musique originale de Luc Boivin et Jean St-Jacques. Musiciens : Luc Boivin, Jean-St-Jacques, Rafik Samman et Christian St-Germain. Réalisation-coordination : Line Meloche  
**LES GRANDES SOIRÉES**  
Lundi 8 septembre à 20 h

**HEBDO-CULTURE**, tous les dimanches avec ANNE MORENCY. Entourée des chroniqueurs Claude Couillard, Dominique Charbonneau et Anne Desjardins, l'animatrice fait le bilan des événements culturels de la semaine et présente des entretiens avec des personnalités du milieu. Réalisation : Claude Godin  
Dimanche à 12 h 10

ÉLIZABETH GAGNON présente un concert enregistré au **CARREFOUR MONDIAL DE L'ACCORDÉON DE MONTMAGNY** et des contes inédits de GILLES VIGNEAULT. Cette semaine à **UNE OREILLE SUR LE MONDE**. Réalisation : Lorraine Chalifoux  
Dimanche à 13 h

université@radio.net  
une première mondiale!  
Trois grandes institutions ont leurs ressources pour créer cette série d'émissions et de cours universitaires diffusés à la fois à la radio et sur Internet. La première série sera consacrée *Au temps des pharaons*. Animation : Mario Proulx  
Réalisation : Louis-Yves Dubois  
En semaine à 11 h  
du 8 septembre au 7 novembre

PHILIPPE NOIREAUT a mis en musique plus d'une vingtaine de textes de poètes du Moyen-Âge jusqu'à aujourd'hui. Le premier concert public de **CHANSONS EN LIBERTÉ** s'ouvrira sur cette soirée unique de grande création et de poésie. Réservez votre place en composant le (514) 597-7787. Une émission d'Elizabeth Gagnon  
**LES GRANDES SOIRÉES**  
Vendredi à 20 h

**NÉO GÉO**. Marc Fournier sillonne la planète selon un itinéraire musical imprévisible. De la salsa japonaise au rap sud-américain, il vous propose un instantané musical dans lequel vous perdrez toutes vos notions de géographie.  
Dimanche à 23 h 10